LES FUGITIFS

?

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE

Le volume Complet 85 cs

Chavannie R.

Les fugitifs

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

Ce mardi-là, M. Debucourt sortit de chez lui, 3 *bis*, rue Alfred-de-Vigny, un peu avant dix heures, et, coupant le trottoir d'un pas rapide, se dirigea vers son auto qui l'attendait sous la garde du chauffeur Marius Lorey.

— Au magasin ! jeta M. William Debucourt qui semblait de fort méchante humeur tout en montant dans le véhicule.

Celui-ci démarra, filant rapidement sur la chaussée. Il faisait une tiède matinée de printemps; dans le ciel d'un bleu pâle, le soleil se montrait, conférant à toutes choses une splendeur nouvelle. Aux arbres du boulevard, du parc Monceau, des centaines de bourgeons verts pointaient. La nature entière semblait allègre et fêtait joyeusement le renouveau.

Seul, M. Debucourt paraissait grognon. Durant les quelques minutes que sa luxueuse conduite intérieure mit à franchir la distance séparant son domicile du 20 de la rue Daunou où étaient situés ses magasins de vente, il demeura comme figé, immobile dans son coin, tirant d'énormes bouffées d'un de ces gros cigares qu'il affectionnait tout particulièrement et qu'il faisait venir d'Amsterdam.

Enfin, l'auto stoppa et, sautant lourdement à terre, Debucourt jeta au chauffeur :

— Inutile de venir me prendre pour le déjeuner.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 355

Madame passera me chercher avec la seconde voiture.

— Bien, monsieur. En ce cas, à ce soir ! répliqua Marius Lorey.

Son patron ne répondit point; déjà, il se dirigeait vers la maison voisine dont sa joaillerie, l'une des plus connues d'Europe, occupait le rez-de-chaussée et le premier étage.

Au physique, M. William Debucourt était un grand gaillard de quarante-cinq ans, lourd, puissant, corpulent, avec une face large, exactement rasée. De petits yeux gris vifs et perçants, des maxillaires proéminents, des oreilles rouges et charnues, une chevelure grisonnante, jadis blonde et présentement légèrement clairsemée, complétaient cet ensemble.

Il était vêtu de façon recherchée d'un élégant complet-veston gris foncé, de fabrication anglaise, d'un pardessus de même nuance.

L'instant d'après, William Debucourt poussait la porte du magasin, ainsi qu'il le faisait quotidiennement depuis près de vingt ans qu'il était établi en ce lieu.

La boutique, de vastes proportions, était meublée à la façon d'un salon de sièges légers, de tables volantes; des paravents mobiles permettaient d'isoler celles-ci, assurant ainsi aux riches clients de la maison une tranquillité parfaite.

Un escalier montant presque droit, et aux marches recouvertes d'un tapis sombre barré de cuivre, conduisait au premier étage. A droite et à gauche, le magasin se continuait en profondeur. De ce dernier côté, une caisse entourée d'un vitrage et à demi dissimulée par l'escalier avait été aménagée pour Mme Sauvenat, la caissière de la maison.

Pas un bijou n'était en vue; à cette heure, les splendides joyaux composant les collections de Debucourt étaient enfermés dans les coffres-forts et rien n'aurait permis à un profane de deviner que ce vaste salon vert et or était en réalité une joaillerie.

Deux ou trois vendeurs correctement vêtus s'aper-

cevaient, se polissant les ongles ou bayant aux corneilles, dans l'attente de quelque client.

Après avoir répondu d'un léger signe de tête à leur salut, M. William Debucourt entreprit de gravir l'escalier dont nous avons parlé.

Il parvint ainsi sur le palier du premier étage où une sorte de hall avait été installé.

A la vue du patron, un grand jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux cheveux blonds rejetés en arrière, à la physionomie ouverte et sympathique, où brillaient de fort beaux yeux bleus, et qui écrivait à une petite table placée près de l'escalier, se redressa.

C'était Pascal Devaize, le secrétaire de M. Debucourt.

— Du nouveau ? interrogeait cependant ce dernier en mâchonnant son cigare d'un air dégoûté, une fois les politesses échangées.

— Oui, monsieur. D'abord, voici votre courrier particulier, répliqua Devaize en indiquant une demi-douzaine de lettres. Puis, tout à l'heure, j'ai reçu un coup de téléphone de Mme Lewis, insistant pour avoir un rendez-vous dans la matinée. Je lui indiqué onze heures.

— Et vous avez eu tort ! coupa brutalement le joaillier. Cela fait cinq fois, si j'ai bonne mémoire, que cette dame vient nous déranger inutilement au sujet de ce collier de perles de quinze cent mille francs qu'elle ne se décide point à acheter !...

Si Debucourt se montrait rude, en revanche Pascal Devaize faisait preuve d'une certaine raideur; au fond, les deux hommes ne s'entendaient guère et, depuis quinze mois que le secrétaire remplissait ses fonctions, il avait plus d'une fois regretté de les avoir acceptées. Aussi fut-ce d'un ton sec qu'il riposta :

— J'avais cru bien faire, monsieur. Une acheteuse éventuelle pour ce collier est chose rare par les temps qui courent.

— Ceci ne vous regarde pas !

— D'autre part ! poursuivit Devaize qui avait

légèrement pâli, Mme Lewis annonçait que son mari, arrivé d'Amérique vendredi dernier, l'accompagnerait. J'ai pensé que, dans ces conditions, la visite serait peut-être concluante...

— Des mots que tout cela ! Vous n'en savez rien ! fit le joaillier avec un haussement d'épaules.

Sa bouche lippue se plissait en une moue dédaigneuse, le regard dont il enveloppait l'employé était parfaitement méprisant.

— Je puis téléphoner au « Celtic », ce palace des Champs-Élysées où sont descendus les Lewis, pour annuler le rendez-vous ! proposa Devaize d'une voix frémissante.

— Non, puisque vous avez fait la bêtise de l'accorder.

— Monsieur Debucourt, je voudrais vous faire observer que je m'exprime correctement quand je vous adresse la parole !

— Ce qui signifie ?

— Que je vous serais obligé d'user de réciprocité à mon égard ! acheva Devaize en regardant son patron bien en face.

— J'emploie le ton et les termes qui me conviennent. Si cela ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à partir ! riposta le joaillier.

— C'est cela... Je préfère...

— Vous êtes payé à la quinzaine... Vous résignerez donc vos fonctions au 31 mars. Vous avez entendu, monsieur Boudard ? poursuivait William, tourné vers un nouveau venu, le chef-comptable, qui venait d'apparaître à l'entrée du couloir s'amorçant vers la gauche et qui conduisait aux bureaux des employés, aux ateliers. Vous liquiderez le compte de M. Devaize pour cette date.

— Compris, monsieur ! fit Boudard en s'inclinant.

— Donc, reprenait le patron, revenant à Pascal, quand M. et Mme Lewis arriveront, vous les introduirez chez moi. Mme Debucourt viendra également me chercher aux environs de midi car nous

déjeunons chez des amis. Si j'étais encore en affaire lors de son arrivée, vous me préviendriez !

— Bien, monsieur.

Maintenant, le joaillier, traversant le hall sur lequel donnaient plusieurs portes poussait celle de gauche. Il se trouva alors dans une assez vaste antichambre parfaitement obscure et meublée en salon d'attente. Au delà d'une seconde porte, c'était son cabinet de travail, pièce de dimensions moyennes sévèrement mais luxueusement aménagée et prenant jour sur la cour intérieure de l'immeuble par une large fenêtre garnie de forts barreaux.

Le soir venu, des volets de fer renforçaient encore cette fermeture.

William Debucourt, toujours grognant, soufflant et fumant, avait poussé jusqu'à une sorte de cabinet de toilette situé au fond, à droite. Il en revint, débarrassé de son pardessus, de son chapeau.

Lourdement, il se laissa tomber dans un vaste fauteuil de cuir placé devant son bureau ministre et, s'armant d'un coupe-papier, il entreprit de reconnaître son courrier.

Pendant ce temps, dans le hall, Devaize, le secrétaire, et Boudart, le chef-comptable, échangeaient quelques mots.

— Il vous a donné votre compte ? interrogeait le second.

— Oui, parce que je l'ai prié de me parler poliment ! répliqua le jeune homme dont l'exaspération était à son comble.

— Le fait est qu'il y a des fois...

— Il nous traite plus mal que ses domestiques. C'est inimaginable... J'ai dû me retenir à quatre pour ne pas lui envoyer ma main sur la figure.

— Diable ! vous êtes bouillant, monsieur Devaize ! observa Boudart que la cinquantaine proche rendait plus maître de lui. Avec tout ça, reprit-il au bout d'un instant, vous voilà sans place.

— J'en trouverai une autre ! riposta Devaize avec une assurance plus affectée que réelle.

— Je vous souhaite d'y parvenir rapidement ! Ce n'est guère le moment, avec la crise qui sévit !

— C'est sans doute pour cela que M. Debucourt se figure que tout lui est permis à notre égard ! murmura Pascal. Je lui montrerai que non !

Au fond, il était visiblement ennuyé d'avoir perdu sa situation, laquelle était des mieux rémunérées et cela augmentait encore sa rancune contre le joaillier; ce fut du moins l'impression de M. Boudart, lequel se retira, regagnant son bureau après avoir obtenu le renseignement qu'il était venu demander.

Une heure environ s'écoula sans amener le moindre incident. A deux reprises, Pascal Devaize pénétra chez Debucourt, appelé par une sonnerie afin de recevoir ses ordres. Leur conversation se borna au strict nécessaire.

Ensuite, le secrétaire dut se rendre dans la salle où travaillait les trois dactylos de la maison, salle qui donnait sur le couloir s'amorçant à gauche et où se trouvaient concentrés les services et les ateliers de la joaillerie; ensuite, il dut descendre au magasin pour transmettre quelques indications à M. Lefèvre, le chef de la vente. Il en profita pour faire préparer sur un plateau les objets que, tout à l'heure, on soumettrait à Mr et Mrs Lewis : le fameux collier de perles de quinze cent mille francs, quelques bracelets et bagues d'un grand prix.

Vers onze heures, Pascal Devaize se trouvait de nouveau à sa table, dans le hall du premier étage, lorsque les deux Américains débouchèrent de l'escalier.

Mrs Lewis était une grande jeune femme approchant de la trentaine. Elle était fort jolie, avec son visage aux traits réguliers, ses yeux noirs, sa chevelure d'un blond platiné.

Elle eut pour Pascal qu'elle avait déjà rencontré au cours de ses précédentes visites un sourire amical et, se tournant vers son compagnon, gros homme d'une quarantaine d'années, à la face rubiconde, au nez proéminent que chevauchaient des lunettes à monture d'écaille:

— Mon cher Jack, voici M. Devaize, le secrétaire de M. Debucourt, un aimable garçon dont je t'ai parlé et qui va nous annoncer chez son patron. Il est arrivé ?

Mrs Lewis s'exprimait en bon français, avec un très léger accent qui, chez elle, n'était qu'un charme de plus.

— Mais certainement, madame... M. Debucourt vous attend.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, reprenait l'Américaine, toujours souriante, ce cher Jack nous est arrivé vendredi, directement de New-York. Il vient passer un mois en Europre, près de moi. Mon premier soin est de l'amener ici car j'ai une folle envie d'acquérir ce collier que vous savez, monsieur Devaize. Seulement, c'est une grosse dépense que je n'ai pas osé engager sur mes fonds personnels tandis que ce cher Jack...

Elle rit, montrant ses dents qu'elle avait fort jolies, tout en donnant une tape sur l'épaule du cher Jack qui grogna :

— Vous êtes folle, Marjorie, avec vos bijoux ! Oui, folle, je le maintiens, car vous avez déjà pour le moins quatre colliers de ce genre !

— Certes, mais celui-là me plaît infiniment !

— Eh bien, vous l'aurez si toutefois M. Debucourt se montre raisonnable, s'il me consent la petite réduction que j'entends obtenir. Je ne suis pas venu pour vous contrarier, au contraire !

Pendant ce temps, par le téléphone intérieur, Pascal Devaize avait prévenu le joaillier de l'arrivée des clients attendus. Sur son ordre, il les pria de le suivre et les guida vers le salon d'attente.

Au seuil du bureau, il entrevit M. Debucourt et il se retira, laissant les Américains en compagnie du joaillier.

Moins de cinq minutes plus tard, par le téléphone intérieur, Devaize recevait l'ordre d'apporter les bijoux intéressant Mrs Lewis; il descendit donc au magasin où M. Lefèvre lui remit le plateau tout préparé.

Chargé de celui-ci, Pascal rentra dans le salon d'attente et, après avoir frappé, pénétra chez Debucourt devant lequel il déposa les joyaux.

Le patron était assis à sa place accoutumée, c'est-à-dire à droite. En face de lui, de l'autre côté de la large table de travail, acajou et cuivre, les Américains étaient assis, Mrs Lewis vers la fenêtre, son mari vers la porte.

De retour dans le hall, Devaize reprit le cours de ses occupations. De nouveau, il voyagea entre le bureau de Boudart, celui des dactylos, des autres comptables. Il poussa jusqu'à l'atelier afin de s'assurer que la réparation du bracelet de la marquise de Belval, une des bonnes clientes de la maison, serait terminée pour le soir, cinq heures. Entre temps, il préparait le courrier qui serait soumis à la signature du patron.

Il n'avait point encore terminé lorsque, à onze heures et demie, deux coups de timbre prolongés se firent entendre, partant du bureau de Debucourt. C'était le signal par lequel le joaillier annonçait que les personnes qui se trouvaient chez lui allaient sortir.

Pascal Devaize se trouva plus tard dans la possiblité d'affirmer cette heure car, machinalement, son regard se porta alors vers le cartel Louis XV suspendu au mur, juste en face de lui.

Presque aussitôt, Mr et Mrs Lewis parurent au seuil du salon d'attente dont la porte retomba derrière eux, sans que le secrétaire entrevît M. Debucourt.

Tous deux causaient avec animation, entremêlant le français et l'Anglais. Ils semblaient peu satisfaits et Devaize crut comprendre qu'ils ne s'étaient point arrangés avec son patron.

— Cet homme est fou avec ses exigences ! grommelait le cher Jack en bombant le dos à la façon d'un ours. Ne pouvait-il me rabattre quelques centaines de dollars ?...

— Ne pouviez-vous lui céder ? ripostait la jeune femme avec animation. Vraiment, on ne dirait pas

que vous venez de faire une bonne année et que votre inventaire vous a permis de chiffrer vos bénéfices par...

Pascal Devaize ne perçut point le chiffre qui suivit.

Il s'était levé, faisant quelques pas vers les visiteurs; mais ceux-ci, tout à leur discussion, ne parurent pas faire attention à lui. Ce fut à peine si Mr Lewis l'honora d'un léger salut de la tête et ils disparurent dans l'escalier au sommet duquel le secrétaire demeura durant quelques secondes, écoutant les échos de leur discussion.

— Absurde, tout à fait absurde, l'entêtement dont toux deux vous avez fait preuve en cette circonstance ! proclamait l'Américaine. Je suis extrêmement contrariée...

— Oh ! il paraît que cela n'a pas marché ! se dit Devaize en regagnant sa place. Après tout, la chose ne m'étonne guère. Le patron était comme un crin, ce matin. Il se figure toujours être au beau temps où il vendait ses cailloux n'importe quel prix... Il s'en mordra les pouces d'avoir laissé filer Lewis car, enfin, des acquéreurs sérieux pour un collier d'un million et demi ne se rencontrent pas tous les jours, à notre époque.

Et, sur un geste qui signifiait qu'après tout il s'en désintéressait complètement ,le secrétaire reprit sa besogne ainsi que la série de ses visites aux différents services de la maison.

CHAPITRE II

Il était midi moins cinq; Pascal Devaize venait de vérifier un bordereau que M. Boudart lui avait remis quelques minutes auparavant lorsqu'un léger bruit se fit entendre du côté de l'escalier.

Le secrétaire ayant levé les yeux entrevit une élégante silhouette féminine qui, peu à peu, émergeait des profondeurs de l'escalier. Un coup d'œil lui suffit pour l'identifier. C'était Mme Debucourt, la femme du patron.

La nouvelle venue était une charmante femme de vingt-sept à vingt-huit ans, mince, svelte et menue. De santé délicate, elle donnait une impression de fragilité. Elle restait des journées entières allongée sur un divan, à fumer des cigarettes d'Orient ou à rêver les yeux grands ouverts, un livre tombé sur les genoux.

Elle faisait avec son mari le contraste le plus frappant qu'on puisse imaginer. Au-dessous de la blondeur de sa chevelure, elle montrait un visage étroit, au front bombé, aux traits d'une régularité presque parfaite. Les sourcils châtains doré, d'une nuance un peu plus foncée que les cheveux, étaient nettement arqués, comme dessinés au pinceau. Les yeux, largement fendus en amande, étaient de ce bleu profond qu'ont les eaux des grands lacs d'Ecosse.

Leur regard candide et doux fixait hardiment, sans audace. Le nez, petit et droit, aux ailes palpitantes, surmontait une bouche mignonne et rouge s'entr'ouvrant sur une double rangée de dents menues d'une blancheur éblouissante.

Très élégante, Mme Madeleine Debucourt avait la folie des toilettes, des lingeries luxueuses, ce qui maintes fois avait fait grommeler son mari.

En ce jour où l'atmosphère était tiède, elle se drapait cependant en une somptueuse cape de vison qu'elle maintenait autour d'elle en un geste frileux. Un petit toquet de même fourrure la coiffait, donnant à sa physionomie un air encore plus jeune qu'à l'ordinaire. Ainsi, on eût dit une toute jeune fille, presque une enfant.

Elle eut un aimable sourire pour Pascal Devaize qui, à sa vue, s'était levé, faisant quelques pas à sa rencontre et un peu haletante, comme épuisée d'avoir gravi l'escalier, elle vint s'appuyer de sa main gantée de clair à l'angle du bureau du secrétaire.

— Bonjour, monsieur Devaize. Vous allez bien, je suppose ? articula-t-elle d'une voix singulièrement pure qui vibra ainsi qu'un fragile cristal.

— Mais oui, Madame, je vous remercie... Et vous ?

— Je me sens toujours lasse... Le moindre effort me coûte... Ainsi, ce matin, je suis exténuée... Je viens de passer une heure chez Arnoult, mon couturier, à essayer de nouvelles toilettes. Réellement, je n'en puis plus !...

De la part de toute autre, ces plaintes qu'il jugeait puériles aurait fait sourire Pascal Devaize; mais Mme Debucourt savait se rendre sympathique à tous et nul ne se fût avisé de la contredire ou de l'attrister. Elle parlait lentement, détachant les mots avec lassitude et cela lui allait fort bien, complétait en quelque sorte la grâce légère et comme exténuée émanant de toute sa gracile personne.

— Pour me remettre, poursuivit-elle, j'ai dû gravir votre escalier. Ah ! monsieur Devaize, quand M. Debucourt se décidera-t-il à faire installer un ascenseur ? Vingt fois, je le lui ai demandé...

— Et que répond-il ?

— D'abord que je ne viens pas ici trois fois par an...

— En effet, Madame, et nous le regrettons tous.

— Vous êtes bien aimable, monsieur Devaize... Enfin, M. Debucourt déclare que cet escalier est très doux, qu'il ne comporte que dix-sept marches, que je suis seule à m'en plaindre et que la construction d'un ascenseur bouleverserait le magasin pour des semaines, sinon pour des mois !

— Tout ceci est juste, Madame !

— M. Debucourt a raison, sans doute comme toujours ! soupira la jeune femme; néanmoins, je le regrette... pour lui, pour son personnel, pour ses clients et pour moi-même... Quand je songe que nous devons aller déjeuner chez des amis, à l'Etoile !...

Ah ! monsieur Devaize, j'ai envie de me sauver, de regagner la tranquillité de mon boudoir !

— Vous n'en ferez rien, chère Madame... Mais vous restez debout ! Vous auriez pu vous asseoir pour reprendre haleine...

Devaize se précipitait, avançant un siège; d'un geste à peine esquissé, Mme Debucourt l'arrêta :

— Non, non, je n'ai pas le temps... Voyez, il est déjà midi... c'est extraordinaire comme les heures coulent. Mon mari est là, je suppose ?

— Oui, il doit vous attendre.

— Est-il seul ?

— Oui, Madame.

— Alors, je passe chez lui. A bientôt, monsieur Devaize. Excusez-moi, je vous ai dérangé...

Et, sur un salut qu'accompagnait un sourire, Mme Debucourt s'éloigna, traversant le hall de son pas glissé, presque irréel. Le secrétaire la vit disparaître dans le salon d'attente dont la lourde porte capitonnée retomba sans bruit derrière elle.

— Quelle femme charmante ! murmura-t-il. Elle ne ressemble guère à son mari.

Et, soudain, Pascal Devaize qui, s'étant levé, passait à proximité de l'issue donnant chez Debucourt, Pascal Devaize perçut un cri horrible, cri d'épouvante et d'angoisse qui le fit sursauter. Boudart, qui arrivait à sa rencontre par le couloir voisin, l'entendit également. Stupéfaits, les deux hommes se regardèrent.

— Mais... commença le chef-comptable d'une voix mal assurée.

— C'est Mme Debucourt qui a crié ! s'exclama Devaize. Sûrement, il est arrivé un malheur !

Sur ce, sans plus attendre, il se précipita comme un fou dans le salon d'attente. Machinalement, Boudart le suivit.

Au seuil du cabinet de travail dont la porte demeurait grande ouverte, ils entrevirent Madeleine Debucourt qui, cramponnée d'une main au chambranle, contemplait quelque chose placé devant elle.

Elle ne criait plus mais un tremblement nerveux l'agitait de la tête aux pieds.

— Qu'est-ce ? commençait le secrétaire.

— Mon Dieu, voyez ! répliqua la jeune femme d'une voix entrecoupée.

Devaize obéit, se penchant par-dessus son épaule, et ce fut alors qu'il entrevit l'horrible spectacle.

M. Debucourt, toujours assis dans son fauteuil, gisait, effondré en avant, sur son bureau. Un peu de sang maculait son visage; devant lui, le plateau apporté par Pascal l'heure d'avant s'apercevait, avec son collier de perles, ses joyaux étincelants de gemmes précieuses. Boudart vit également ces choses d'un coup d'œil.

Déjà, Pascal Devaize, écartant doucement Mme Debucourt, s'élançait vers la table. Sa main effleurait celle de l'homme dont le bras gauche était jeté en travers, sur des papiers. En même temps, il appelait anxieusement :

— Monsieur Debucourt ! Monsieur Debucourt !...

Il s'interrompit brusquement; l'épiderme qu'il touchait était presque froid; M. Debucourt ne répondait pas, il ne répondrait plus jamais à l'appel d'aucune voix humaine : il était mort !...

Puis, le regard de Pascal Devaize distingua la blessure par où la vie s'en était allée. Un petit trou rond, juste au beau milieu de la tempe droite et d'où un mnice filet de sang avait coulé.

— Oh ! murmura-t-il, atterré.

— Oui, fit près de lui Boudart qui s'était avancé soutenant Mme Debucourt défaillante, c'est épouvantable !

Au pied du bureau, sur le tapis, près du fauteuil du joaillier, entre celui-ci et la fenêtre, un revolver était à terre.

Durant un instant qui leur parut interminable, les trois spectateurs de cette scène demeurèrent immobiles, horrifiés et silencieux. Le premier, M. Boudart, qui était le plus âgé, se ressaisit.

— Il faut appeler un médecin, prévenir la police! articula-t-il péniblement.

— Oui, oui, approuva Madeleine d'une voix entrecoupée.

— Tenez, occupez-vous de Madame, mon cher Devaize, je vais faire le nécessaire ! reprenait le chef-comptable. Surtout, ne dérangez rien ici.

Tout courant, il reprit le chemin de son bureau. Mme Debucourt et le secrétaire le suivirent, l'un

soutenant l'autre. Au reste, dans le hall, la jeune femme s'affaissa, en proie à une violente crise nerveuse qui tordait douloureusement son corps fragile; on dut l'emporter vers la salle des dactylos où on l'étendit sur un divan de cuir.

Quatre heures plus tard, dans le bureau de M. Boudart, vaste pièce au mobilier banal et qui prenait jour par une large fenêtre sur la rue Daunou, les gens de justice tenaient conseil.

Il y avait là le juge d'instruction désigné par le Parquet, M. Charlier, homme d'une soixantaine d'années maigre et sec, à la physionomie sévère. M. Maréchal, le chef de la police judiciaire, et deux de ses inspecteurs, Carlin et Féron.

Le premier était un gros homme d'une quarantaine d'années à la figure joviale, à la lèvre gourmande. Le second était un garçon de vingt-sept ans à peine, mince, élégant, avec des allures de gigolo. Sa face rasée, aux traits expressifs, respirait l'intelligence. Un sourire aimable errait perpétuellement sur ses lèvres.

Le greffier de M. Charlier assis à une table volante près du bureau où trônait le magistrat complétait l'assemblée.

Bien entendu, M. Boudart avait été expulsé; Mme Debucourt était rentrée chez elle, reconduite par Pascal qui était ensuite revenu se mettre à la disposition des enquêteurs.

Les inspecteurs du service anthropométrique étaient déjà repartis après avoir procédé aux constatations d'usage.

— Somme toute, déclara M. Charlier, l'affaire paraît simple.

— Evidemment, approuva M. Maréchal qui, assis de l'autre côté du bureau, semblait se désintéresser quelque peu de ce qui se passait.

— Selon toute vraisemblance, continua le premier, M. Debucourt s'est suicidé. L'ordre parfait régnant dans son bureau, la présence sur sa table d'un plateau chargé de joyaux, la position du corps et le fait que le revolver trouvé près de lui appar-

tient au joaillier, tout semble, dis-je, l'indiquer péremptoirement.

— C'est assez mon avis, murmura Maréchal. Nous verrons ce qu'en pense le docteur Daumerie.

— Certes, voilà un suicide qui va faire grand bruit. M. Debucourt était très connu et sa joaillerie l'une des premières de Paris.

A ce moment, on frappa à la porte et M. Boudart qu'on avait mandé se présenta, l'air quelque peu intimidé.

— Je désirerais vous poser quelques questions, expliqua le magistrat en lui indiquant un siège. Vous êtes le chef-comptable de cette maison où vous travaillez depuis longtemps ?

— Dix-huit ans, monsieur ! répondit Boudart.

— Vous devez donc parfaitement la connaître, ainsi que M. Debucourt. Dites-nous ce que vous savez des affaires de votre patron.

— La chose est assez délicate ! murmura Boudart, de plus en plus embarrassé.

— Vous nous devez toute la vérité, monsieur, articula M. Charlier d'un ton glacé. La situation de la joaillerie était-elle prospère ?

— Elle le fut, monsieur.

— C'est-à-dire ?

— Jusqu'en ces dernières années, M. Debucourt avait réalisé de fort beaux bénéfices, grâce à la clientèle étrangère. Survint la crise mondiale et, pour nous, l'ère des difficultés commença d'autant que M. Debucourt se montrait intransigeant, prétendait continuer à maintenir ses prix. Ce matin encore, d'après ce que m'a dit M. Devaize, le secrétaire du patron, ce dernier a refusé de céder un collier de perles d'un million et demi à un couple d'Américains qui voulait obtenir une légère réduction.

— Oui, je sais... J'ai déjà interrogé M. Devaize qui m'a fait part de cette circonstance. Continuez, je vous prie.

— Quand je dis l'ère des difficultés a commencé pour notre maison, c'est une façon de parler... Certes, notre trésorerie n'était pas aisée et, à plusieurs

reprises, j'ai eu quelques craintes pour nos échéances; mais toujours nous avons fait face à celles-ci en temps voulu. M. Debucourt était très riche, quoiqu'il me soit difficile de vous indiquer le chiffre de sa fortune personnelle. Sa femme l'est également.

Et Boudart qui, peut-être, regrettait déjà de s'être laissé aller à ces confidences, citait des chiffres, des dates, s'embrouillant quelque peu dans l'exposé de la situation financière de son patron.

D'un geste, M. Charlier le congédia; pour l'instant, le juge en savait assez, d'autant que les renseignements fournis corroboraient sa thèse. Pour lui, le doute n'était point permis. Acculé à d'insurmontables difficultés d'argent, M. Debucourt s'était suicidé.

Ce fut ce qu'il confia à ses collaborateurs après le départ du chef-comptable.

— Au reste, un examen approfondi de la situation du joaillier aura tôt fait de nous fixer sur ce point, acheva-t-il.

A ce moment, on frappa à la porte et M. Daumerie, le médecin légiste, entra; il venait faire part au magistrat de ses premières constatations.

— C'est un suicide, n'est-ce pas ? fit M. Charlier, catégorique.

M. Daumerie hocha sa tête chevaline, surmontée d'un toupet blanc que les journaux illustrés ont popularisés, d'un air sceptique.

— Je ne suis pas entièrement de votre avis ! répliqua-t-il.

— Quoi, vous envisageriez une autre hypothèse ? Vous m'étonnez !

— Ce qui m'étonne, moi, monsieur le juge, c'est l'aspect de la blessure ! répartit le praticien. Autant que je puisse l'affirmer, après l'examen superficiel auquel je viens de me livrer, le coup a été tiré d'assez loin. Je n'ai relevé sur l'épiderme de M. Debucourt aucune de ces brûlures caractéristiques que cause un coup de feu tiré à bout portant.

— C'est ce que je m'étais déjà dit !

M. Charlier, dont la surprise semblait immense, se

tourna vers celui qui venait de parler et lui jeta un regard de travers.

C'était l'inspecteur Féron qui manifestait ainsi son approbation tout en rectifiant son nœud de cravate avec des gestes précautionneux.

— Ceci n'est pas concluant ! prononça M. Maréchal, conciliant. Nous avons déjà vu des faits semblables, n'est-ce pas, Carlin ?

— Bien sûr, monsieur le commissaire ! approuva le gros inspecteur.

— Quoi qu'il en soit, l'autopsie nous fixera définitivement sur la distance à laquelle fut tiré le coup de revolver qui mit fin aux jours de M. Debucourt ! coupa le médecin légiste.

— Bien entendu ! sourit M. Charlier, condescendant. Je vous rappelle, mon cher monsieur Daumerie, que le revolver en question a été reconnu par le secrétaire du mort comme lui appartenant.

Déjà, le praticien esquissait un geste signifiant clairement que cela lui importait peu; mais, de nouveau, Féron intervenait :

— M. Devaize a déclaré en effet que ce revolver appartenait à M. Debucourt mais que, d'ordinaire, cette arme ne se trouvait point ici... Généralement, M. Debucourt la gardait à son domicile particulier où M. Devaize l'a vue deux ou trois fois.

— Vous paraît-il donc impossible qu'il l'ai apportée ce matin, monsieur l'inspecteur ? fit ironiquement le magistrat cependant que M. Maréchal adressait à la dérobée un signe d'intelligence à son subordonné afin de lui recommander le silence.

Mais il paraît que l'inspecteur Féron ne le remarqua point car il continua, toujours souriant :

— Non, évidemment, monsieur le juge... Mais, dans le second tiroir du bureau de M. Debucourt, Carlin et moi avons découvert un second revolver du calibre 7 mm. 65 qui, chargé et en parfait état, demeurait constamment à cet endroit où Devaize, Boudart et d'autres employés de la maison l'ont vu à maintes reprises.

— Ceci ne prouve rien ! soupira Carlin qui, visiblement, avait envie de s'en aller.

— Un point semble indiscutable ! déclara le magistrat avec une nuance d'impatience. La mort fut donnée avec le revolver trouvé sur le tapis et qui est du calibre 6 mm. 35. Vos observations sont sans portée, inspecteur !

Féron se tint coi. Evidemment, le juge avait raison. Mais, de nouveau, on heurtait à l'huis et un employé se montra, disant :

— Messieurs, M. Lefèvre, le chef de nos vendeurs, aurait une communication de la plus haute importance à vous faire.

— Qu'il vienne ! riposta M. Charlier, lequel se préparait déjà au départ.

M. Lefèvre entra bientôt; c'était un homme de quarante-cinq ans, grand, mince, très élégant, à l'aspect froid et compassé. Tout de suite, après les premiers préliminaires, il entra dans le vif du sujet :

— Monsieur, dit-il, s'adressant au magistrat, on vient de me remettre le plateau contenant les joyaux trouvés sur le bureau de M. Debucourt et que jusque-là vous aviez gardé pour les besoins de votre enquête. Or, le collier de perles qui s'y trouve n'est pas celui que, ce matin, à onze heures, j'ai fait monter à M. Debucourt pour qu'il le soumette à l'appréciation d'acheteurs éventuels.

— Vous dites ? sursauta M. Charlier tandis que le chef de la police judiciaire se penchait, intéressé, que Carlin faisait entendre un léger sifflement et que Féron renonçait à rectifier le pli de son pantalon.

— Ce collier est faux, je l'affirme, reprit tranquillement M. Lefèvre. Il ressemble parfaitement au premier; c'est une admirable imitation, mais sa valeur n'excède pas quelques centaines de mille francs, tandis que l'autre...

— Vous êtes certain du fait ? intervint M. Maréchal.

— Oh ! absolument... J'ai bien failli m'y laisser

prendre; mais à présent, je ne garde plus le moindre doute.

— Cette substitution n'a-t-elle pu avoir lieu précédemment ? grommela M. Maréchal qui songeait aux embarras financiers de M. Debucourt.

— Non, Monsieur ! déclara catégoriquement Lefèvre. Vous ne savez peut-être point qu'il est très difficile d'assortir des perles, tant au point de vue de l'orient qu'à celui du calibre... Notre collier, le vrai, comportait quelques défectuosités de ce genre que M. Debucourt et moi étions seuls à connaître... Et puis, il y a des détails dans le montage; bref, je suis certain de ce que je déclare. Le collier de perles que, ce matin, à onze heures, je remis à M. Devaize, pour qu'il le portât au patron, ce collier était composé de perles authentiques... C'était le nôtre, celui que je connaissais. L'autre qu'on m'a rendu tout à l'heure n'est qu'une belle imitation.

M. Lefèvre donna encore quelques détails techniques concernant le montage du joyau; puis, M. Charlier s'étant fait apporter celui-ci, le plaça sous scellés et congédia le chef des vendeurs non sans lui avoir posé différentes questions.

Ainsi, il sut que l'on n'avait point touché aux autres bijoux contenus sur le plateau; bagues et bracelets étaient bien ceux que M. Lefèvre avait sortis le matin même du coffre-fort de la maison pour les faire monter chez le patron. Le vol n'avait porté que sur le collier de perles !

CHAPITRE III

— Eh bien, que dites-vous de ceci, monsieur Maréchal ? fit Charlier en se tournant vers le chef de la police judiciaire dès que la porte fut retombée.

— L'affaire se complique ! murmura pensivement l'interpellé.

— Parbleu ! grogna Carlin, c'était trop simple.

— Et nous ne sommes pas au bout ! articula à mi-voix Féron qui, ayant tiré son carnet, consultait les notes prises par lui au cours de l'enquête.

— Que voulez-vous dire, inspecteur ? sursauta le juge d'instruction, lequel, décidément, ne prisait guère les façons du jeune homme.

— Monsieur le juge, j'ai l'intuition que nous ne sommes pas au bout de nos découvertes.

— Ah ! vous avez l'intuition... fit M. Charlier avec un sourire intraduisible. Eh bien ! c'est déjà quelque chose !

Cependant, sans se laisser démonter par l'ironie de son interlocuteur, Féron poursuivait d'un ton posé :

— Le collier, après être sorti des mains de M. Lefèvre, était passé par celles de Pascal Devaize puis de M. Debucourt. Il avait été également soumis à l'appréciation des Lewis, ces Américains venus pour l'acheter et qui s'étaient retirés sans conclure cette acquisition...

En outre, Féron rappelait que, d'après la déposition de Devaize, Mrs Lewis était déjà venue plusieurs fois, cinq exactement, à la joaillerie au cours des semaines précédentes et que, par conséquent, à chacune de ses visites, on avait dû lui présenter le bijou.

— Des voleurs internationaux ?... murmura M. Maréchal, devinant la pensée de son subordonné.

Le chef de la police judiciaire avait une considération toute spéciale pour l'inspecteur dont il appréciait les qualités d'allant, d'énergie, l'intelligence. Par contre, il le trouvait trop prompt à conclure, lui reprochait volontiers de se former trop rapidement une opinion.

Au reste, Féron était neuf dans le métier, n'appartenant à la police officielle que depuis deux ans à peine. Auparavant, il avait travaillé à l'agence de police privée que dirige Jacques de Villefort, le grand détective bien connu. C'était sur les conseils de ce dernier que Féron était devenu inspecteur; le personnel de l'agence était déjà fort nombreux et

puis Jacques de Villefort aimait entretenir des amitiés dans la police officielle.

Féron avait donc une formation toute particulière; avec l'âge, il se perfectionnerait, gagnerait de la pondération.

C'était la première fois qu'on l'employait dans une affaire importante et M. Maréchal, plein d'indulgence, s'amusait *in-petto* de l'enthousiasme qu'il devinait chez son collaborateur.

— Oui, je crois, monsieur ! répondait cependant ce dernier.

— Eh bien ! nous allons être fixés promptement. Où sont descendus les Lewis ?

— Au « Jerry's », un palace des Champs-Elysées! répliqua vivement le jeune homme.

Décrochant l'un des récepteurs, M. Maréchal, avec l'assentiment du juge, demanda la communication avec l'établissement en question. Dès qu'il l'eut obtenue, il appela le directeur à l'appareil, s'enquérant si Mrs Lewis se trouvait présentement à l'hôtel.

La réponse ne se fit point attendre; le couple avait quitté le « Jerry's » un peu avant midi avec ses bagages, annonçant son intention de prendre le train à destination de Calais afin de gagner Londres *via* Douvres.

— Vous aviez raison, mon cher Féron ! fit Maréchal. Les oiseaux se sont envolés !

— Tout à l'heure, j'irai au « Jerry's « pour tâcher de recueillir des détails supplémentaires sur ce départ précipité ! murmura l'inspecteur.

Le chef de la police judiciaire approuva d'un signe. Son subordonné marquait un point.

Pendant ce temps, M. Charlier avait relu attentivement les dépositions de Pascal Devaize et de Boudart, lesquelles étaient d'importance puisque c'étaient elles qui fixaient l'emploi du temps de M. Debucourt depuis son arrivée rue de la Paix ainsi que la liste des gens qui l'avaient approché durant ce laps de temps.

Enfin, il y avait une note prise sous la dictée du

docteur Daumerie dès que celui-ci avait effectué les premières constatations. Le praticien croyait pouvoir affirmer que la mort du bijoutier s'était produite entre onze heures et demie et midi moins le quart, cela sous toutes réserves, bien entendu.

Plusieurs choses frappaient le juge qui en fit immédiatement part à M. Maréchal. D'abord, il y avait ce fait que personne n'avait entendu la détonation du coup de revolver qui devait mettre fin aux jours du commerçant.

— Oui, c'est étrange ! convint le chef de la police, quoique, à la réflexion, ceci puisse s'expliquer.

En effet, le cabinet de Debucourt était précédé d'une antichambre formant salon : deux portes le séparaient du hall. Les murs ouatés d'épaisses tentures devaient étouffer tous les bruits.

De plus, le cabinet de travail était complètement isolé à droite et, donnant également sur le hall, se trouvait une vaste pièce où l'on rangeait les archives de la maison. Nul n'y avait pénétré au cours de la matinée et la porte en était restée exactement close.

A gauche et donnant sur le couloir où s'ouvraient les bureaux et les ateliers, c'était d'abord une chambre servant de réserve pour les fournitures administratives puis les ateliers eux-mêmes où travaillaient quatre ouvriers.

Ces pièces prenaient jour sur la cour, à l'intérieur de l'immeuble, ainsi que le cabinet de travail du patron.

En face, toujours sur le même couloir, c'était à gauche le bureau de M. Boudart où les magistrats se trouvaient présentement puis celui des trois dactylographes et un dernier occupé par deux comptables.

Au delà, on rencontrait une porte débouchant sur l'escalier de service et que le personnel empruntait pour entrer et sortir; mais M. Boudart, qui en possédait la clef, déclarait l'avoir fermée à neuf heures un quart, après l'arrivée de son monde, et ne l'avoir

rouverte qu'aux environs de midi et demi, alors que le décès de M. Debucourt était constaté depuis longtemps.

Carlin, qui en avait examiné la serrure, affirmait qu'elle était en parfait état; donc, il était à peu près impossible d'admettre qu'un étranger se fût glissé par là pour dérober le précieux collier et tuer le joaillier. Il eût risqué d'être rencontré par la personne qui allait et venait constamment dans le couloir; et puis, il y avait Pascal Devaize qui veillait dans le hall.

— Il n'y est pas resté tout le temps, durant cette matinée ! objecta Féron qui avait également relu la déposition du secrétaire. Je fais cette observation uniquement pour la forme.

Il eût fallu que l'étranger en question sût que le précieux collier allait se trouver durant une heure dans le bureau de M. Debucourt et ceci n'était guère possible. Non, tout bien pesé, il était plus vraisemblable de conclure que le vol avait été perpétré par une personne qui avait emprunté les grandes entrées pour arriver comme pour partir.

Alors, un nom se formulait dans tous les esprits : celui de ces mystérieux Lewis qui avaient si promptement décampé.

Restait la mort de M. Debucourt...

— Je me permettrai d'attirer votre attention sur un point ! murmura Féron. La fenêtre du bureau de M. Debucourt est restée ouverte durant toute la matinée. Il en était toujours ainsi. Le joaillier, de complexion sanguine, détestait la chaleur et redoutait la congestion. Les employés que j'ai interrogés sont d'accord sur ce point.

— C'est vrai ! convint M. Charlier que l'argument avait frappé. Dans ces conditions, si les portes closes, le bruit des machines à écrire qui ont fonctionné, paraît-il, durant toute la matinée, ont pu empêcher le personnel de percevoir le fracas de la détonation, il n'en va pas de même pour cette cour sur laquelle donnait la fenêtre de M. Debucourt ainsi que de nombreuses autres croisées.

— Le revolver dont on se serait servi (je dis « on » à dessein car rien ne prouve que ce n'est pas M. Debucourt qui en ait fait usage) aurait-il donc été pourvu d'un appareil silencieux comme il en existe ? articula à mi-voix l'inspecteur Carlin.

— En ce cas, nous l'aurions trouvé... Or, l'arme découverte aux pieds du mort ne comportait rien de semblable ! répliqua vivement Féron.

— C'est juste !

— Messieurs, je vous proposerai d'aller visiter à nouveau le cabinet de travail en question, intervint M. Charlier en se levant. Pour moi, le vol du collier et la mort du joaillier se tiennent.

Et, brièvement, en termes concis, le magistrat formulait une hypothèse : Lewis, renseigné par sa femme qui, au cours de ses visites précédentes, avait eu le loisir d'examiner le collier de perles, s'était présenté ce matin muni de la remarquable imitation qu'on devait trouver plus tard; tandis que sa compagne détournait l'attention de Debucourt en marchandant les autres bijoux, l'Américain avait adroitement opéré la substitution.

Mais le joaillier l'avait surpris en flagrant délit de vol, si bien que Lewis l'avait tué pour l'empêcher de donner l'alarme.

— Oui, mais le revolver appartenait à William Debucourt ! objecta Féron.

— L'Américain s'en était peut-être emparé, soit en le prenant sur le bureau où le bijoutier l'avait déposé, soit en l'arrachant des mains de celui-ci ! fit le juge.

— M. Debucourt devait être un homme déterminé. Je ne pense point qu'il se soit laissé faire aussi facilement ! murmura Féron.

C'était aussi l'avis de M. Maréchal qui, à son tour, proposait une autre explication : William Debucourt ne s'était aperçu du vol qu'après le départ des Américains et, désespéré par ce nouveau coup du sort, il s'était suicidé.

Cette hypothèse avait l'avantage de tout conci-

lier; la disparition du joyau et la mort du bijoutier causée par son propre revolver.

— C'est possible ! fit M. Charlier, un peu piqué. Au point où en est notre enquête, une conclusion serait prématurée.

Et, sur son invitation renouvelée, tout le monde gagna le cabinet de travail où s'était déroulé le drame et dont, depuis, les portes étaient demeurées soigneusement closes.

Déjà, le corps du malheureux négociant avait été emporté aux fins d'autopsie. Mais tout se trouvait dans le même état que lors de la découverte du drame.

Par la fenêtre largement ouverte sur la vaste cour de l'immeuble, on entrevoyait les façades des bâtiments fermant celle-ci. Sur les trois autres côtés, de nombreuses croisées y étaient percées auxquelles des têtes curieuses d'employés se montraient, les locaux en dépendant étant pour la plupart occupés par des bureaux et des magasins.

Sur la table de travail de William Debucourt, juste devant sa place, une brochure restait ouverte : *Le Bulletin de la Chambre syndicale des joailliers et lapidaires* que l'infortuné était sans doute en train de lire à l'entrée des Lewis ou plus tard, lorsque la mort l'avait frappé.

Un peu de sang avait coulé sur la feuille imprimée.

Plus loin, c'étaient les lettres remises par Devaize à son patron et que celui-ci avait décachetées. Toutes avaient trait aux affaires de la maison et en marge, d'une écriture nette, décidée, Debucourt avait écrit au crayon des indications permettant d'y répondre.

Tout cela n'était point le fait d'un homme qui songe à se suicider, on en conviendra.

C'est ce que fit remarquer l'inspecteur Féron. M. Charlier en profita pour développer à nouveau son idée selon laquelle Lewis pourrait bien être le meurtrier.

Mais cette hypothèse se heurtait à un certain

nombre de difficultés que le jeune inspecteur s'empressa de signaler.

La table de travail occupait le milieu de la pièce. Le bijoutier avait sa place à droite, c'est-à-dire de flanc par rapport à la fenêtre. Quant à cette dernière, elle faisait face à la porte donnant sur le salon d'attente.

Les pieds du mort avaient laissé sur le tapis rouge sombre des traces parfaitement visibles car il avait plu dans la nuit et les trottoirs étaient mouillés. Il en allait de même pour ceux de Mr et de Mrs Lewis. Ces diverses empreintes avaient été cernées sur le tapis à la craie blanche par les employés du service anthropométrique.

Les deux Américains étaient assis juste en face du joaillier, de l'autre côté du bureau, sur des chaises volantes. L'homme avait la porte à droite tandis que la femme était vers la fenêtre. Mais entre Mrs Lewis et Debucourt, une deuxième table en acajou massif, plus petite que la première avec laquelle elle faisait un angle droit, s'allongeait presque jusqu'à la croisée.

Il y avait là un passage fort étroit à la vérité mais où on ne relevait aucune empreinte de pas.

Grâce à cette précaution habilement calculée, le joaillier ne pouvait être abordé de deux côté à la fois par ses visiteurs éventuels.

C'est ce que Féron se hâta de faire remarquer. Or, le revolver qui avait causé la mort du bijoutier avait été ramassé dans l'angle formé par les deux tables, à quelques centimètres du pied droit de son fauteuil, c'est-à-dire du côté de la fenêtre. Une marque à la craie situait cet emplacement.

D'autre part, la largeur de ces divers meubles n'aurait pas permis à quelqu'un se trouvant à la place des Américains de prendre quelque chose déposé près de Debucourt ou de lui arracher des mains une arme dont il se serait saisi.

— C'est pourquoi j'en reviens à mon idée première ! murmura M. Maréchal. Debucourt s'est laissé

voler et il ne s'en est aperçu qu'après le départ des Lewis. Ensuite, il se sera suicidé.

— Généralement, on écrit quelque chose avant de procéder à un tel geste ! fit Carlin dont le regard furetait à droite et à gauche.

— Pas nécessairement. William Debucourt n'y a peut-être pas songé au milieu du désarroi en lequel l'avait plongé la constatation du vol du collier, à moins qu'il n'ait agi sciemment afin de laisser planer les soupçons sur ses détrousseurs. Ce serait une vengeance comme une autre ! répliqua le chef.

Durant près d'une demi-heure encore, ces messieurs explorèrent le bureau sans faire aucune découverte. Après quoi, ils sortirent dans le hall et entendirent à nouveau Pascal Devaize, Boudart et quelques autres employés. M. Charlier s'attacha particulièrement à faire préciser au secrétaire le point suivant : lors de la sortie du couple Lewis, sortie dont il avait été averti par une double sonnerie déclenchée par M. Debucourt, il n'avait point aperçu le joaillier.

Celui-ci n'avait pas reconduit les Américains et c'était Mr Lewis qui avait refermé lui-même la porte de communication permettant de passer du salon dans le hall.

Quant à celle donnant du bureau sur le salon, elle était close, autant qu'on pouvait en conjecturer d'après les propos échappés à Mme Madeleine Debucourt. C'était après l'avoir ouverte que la pauvre femme s'était trouvée en face du corps de son époux affalé sur sa table de travail.

Enfin, les magistrats se retirèrent et les deux inspecteurs gagnèrent le *Jerry's* afin de compléter les renseignements qu'on possédait sur les deux Américains. Mrs Lewis était arrivée trois semaines auparavant, disant venir de New-York. Durant son séjour, elle avait occupé un luxueux appartement, situé au premier étage. Elle avait peu de bagages et n'avait point reçu de visites si ce n'est celles de quelques fournisseurs. D'autre part, elle sortait beaucoup et rentrait tard.

Toujours ses notes avaient été acquittées et elle s'était montrée généreuse avec le personnel.

Mr Jack Lewis n'était arrivé au *Jerry's* que le vendredi précédent. Il s'était donné comme remisier et rien dans son attitude n'avait frappé ceux qui avaient eu affaire à lui.

Ce matin même, vers dix heures, il avait ordonné de préparer leur note puis l'avait réglée en descendant avec sa femme, vers onze heures moins le quart. Le chasseur leur avait appelé un taxi et il se souvenait parfaitement que Mr Lewis avait donné au chauffeur l'adresse de la joaillerie Debucourt.

— Faites descendre nos bagages! avait-il encore ajouté en s'adressant au groom. Nous partirons dès notre retour, c'est-à-dire dans une demi-heure tout au plus.

En effet, vers 11 heures 35, le couple revenait, ramené par le même taxi. Les valises y avaient été chargées et Mrs Lewis avait dit :

— Vite, à la Gare du Nord... Nous devons prendre la malle de Calais qui quitte Paris à midi moins le quart.

Comme on le voit, c'était peu et les deux inspecteurs étaient singulièrement perplexes en sortant du *Jerry's*.

— Je vais faire télégraphier le signalement des fugitifs dans toutes les directions! murmura Carlin. On verra ce que cela donnera!

— Mais enfin, avez-vous une idée sur l'ensemble de cette affaire? s'enquit Féron qui, nerveusement, tirait de fréquentes bouffées sur sa cigarette.

— Euh... je ne sais trop... Pas encore! avoua l'autre.

Et, avec une bourrade amicale dans les côtes de son compagnon, il ajouta en riant :

— Je ne suis pas comme toi... Je ne me passionne pas. On voit bien que tu en es à ta première affaire sérieuse. Quand tu en auras suivi autant que moi, tu te calmeras!

Ce fut sur cette conclusion que les deux hommes se séparèrent.

CHAPITRE IV

Il y avait quatre jours déjà que M. William Debucourt avait succombé de la façon mystérieuse que l'on sait. Alimentée par les journaux, la curiosité publique se passionnait pour cette énigme qui s'avérait singulièrement difficile à déchiffrer. Y parviendrait-on jamais?

Pour bien des gens, la chose était douteuse et, comme il arrive chaque fois que la police n'élucide point un mystère soumis à sa sagacité dans les quarante-huit heures, nombre d'esprits chagrins accusaient les enquêteurs d'inertie ou d'incapacité.

Pourtant, ceux-ci faisaient de leur mieux pour aboutir à un résultat, multipliant les efforts, ne ménageant pas leur peine, chacun dans sa sphère.

Au palais de justice, M. Charlier avait à nouveau entendu tout le personnel de la joaillerie : Devaize, Boudart, Lefèvre et les autres avaient dû retracer les événements qui avaient marqué la tragique matinée, cela sans apporter la moindre clarté.

A la police judiciaire, chaque courrier apportait son tribut de lettres anonymes ou signées en lesquelles des détectives amateurs suggéraient des solutions aussi fantaisistes qu'invraisemblables...

Ce matin-là, M. Maréchal, le chef de la police judiciaire, se tenait dans son bureau du Quai des Orfèvres, l'air singulièrement préoccupé; en face de lui, Carlin, toujours flegmatique et souriant, Féron, correct et précis selon son habitude, écoutaient ses instructions.

— Somme toute, nous n'avançons pas! disait le chef en bousculant les paperasses entassées sur sa table; depuis quatre jours, nous n'avons pas fait un pas en avant! Je n'ai pas l'occasion de vous faire mes compliments, messieurs!

— Que voulez-vous, chef, on s'est pourtant remué! affirma l'inspecteur Carlin dont cette mercuriale n'avait pas réussi à entamer la bonne humeur.

— Peut-être mais vous n'avez obtenu aucun résultat!

— Ah! permettez... D'abord, Féron a retrouvé le chauffeur de taxi qui a conduit les Lewis à la Gare du Nord... Les Américains sont descendus de voiture à midi moins dix-neuf, exactement. L'homme se souvient parfaitement de l'heure. Ses clients étaient si pressés qu'ils n'ont point attendu leur monnaie!

— Parfaitement, fit le jeune homme. Cela prouve, en passant, que les Lewis n'ont point menti en ce qui concernait le but de leur voyage en auto!

— De mon côté, reprenait Carlin, à force d'interroger les employés de la gare, j'ai fini par en découvrir un qui se rappelle avoir croisé à l'heure indiquée, à l'entrée du hall sur lequel donnent les voies, un couple qui pourrait bien être celui que nous cherchons. L'homme, gros, fort, visage coloré, lunettes d'écaille, cheveux roux, portait deux valises de cuir jaune. La femme, blonde, en avait une autre. Le nombre des colis y est. Tous deux couraient ainsi que des voyageurs en retard. Je n'ai pu en apprendre davantage; à cette heure, la gare est pleine de banlieusards qui se hâtent de regagner leur lointain domicile... Mais le train de Calais que devaient prendre nos gens part à 11 heures 45!

— Oui, fit M. Maréchal; mais j'ai là un rapport de la police de Calais affirmant qu'aucun voyageur répondant aux signalements de Mr ou de Mrs Lewis n'est passé par la ville. La police de Douvres, qui surveille le débarquement de la malle, confirme ce rapport. Vos Américains, Carlin, n'ont pas pris ce train... Ils couraient dans une autre direction si ce sont eux qu'a vus votre employé!

— Evidemment, murmura l'inspecteur, car le train en question n'a pas d'arrêt en cours de route.

— Les Lewis n'ont-ils pu prendre le convoi à destination de Bruxelles, lequel part à 11 heures 53, ou quelque train de banlieue? suggéra Féron.

— On ne les signale nulle part! riposta M. Maréchal. Les garde-frontières alertés ne les ont point vus. Mais autre chose; M. Daumerie, le médecin-

légiste qui a pratiqué l'autopsie de Debucourt, a déposé son rapport entre les mains de M. Charlier, lequel m'en a fait tenir un résumé. Les conclusions sont formelles... Selon M. Daumerie, la balle qui a tué le joaillier a été tirée d'une distance de sept à huit mètres au moins, ce qui exclut définitivement toute idée de suicide.

Le chef de la police faisait cette déclaration avec mauvaise grâce car longtemps, il avait tenu pour cette hypothèse, laquelle expliquait tout, y compris la présence du revolver trouvé aux pieds de William Debucourt et qui lui appartenait.

— D'autre part, poursuivit-il, M. Daumerie fixe la mort aux environs de midi moins le quart... Or, à cette heure, Mrs et Mr Lewis avaient quitté depuis longtemps la bijouterie. Le fait est indiscutable, Pascal Devaize les a vus sortir de chez son patron à 11 heures 30 et, à 11 heures 41, ils étaient à la Gare du Nord... Donc, ces Américains ne peuvent être raisonnablement accusés du meurtre.

— Le médecin ne peut-il se tromper de quelques minutes? s'enquit Carlin.

— Cela s'est vu. Aussi, M. Daumerie ne donne-t-il ce renseignement que sous toutes réserves et à titre d'indication. Donc, nous ne savons rien de précis, si ce n'est que le collier de perles a été volé et que Debucourt a été tué à l'aide d'un revolver qui, d'ordinaire, se trouve à son domicile particulier. Mais parlez-moi donc de Pascal Devaize, Féron, je vous avais chargé de vous livrer à une discrète enquête sur son compte.

— Voici, chef, répondit l'inspecteur en feuilletant son carnet.

Les renseignements recueillis sur le secrétaire de M. Debucourt se réduisaient à ceci : Devaize, d'excellente famille normande, ne possédait pas la moindre fortune. Par contre, il semblait avoir des goûts de luxe. Après avoir fait de bonnes études au lycée de Rouen et accompli son service militaire, il était venu à Paris. Après avoir travaillé chez un banquier

puis chez un commissionnaire en marchandises, il était entré au service de M. Debucourt.

Présentement, il occupait un coquet petit appartement meublé, situé rue de la Tour-d'Auvergne, sortait beaucoup, fréquentait les théâtres et certains dancings de la Butte.

Ses appointements mensuels de trois mille cinq cents francs lui permettaient un tel genre d'existence; mais il était évident qu'il dépensait tout ce qu'il gagnait. Néanmoins, on ne lui connaissait pas de dettes.

Au moral, c'était un garçon fier, quelque peu vaniteux même, doué d'un caractère emporté.

— C'est bien ce que je pensais! murmura M. Maréchal. Dépensier, toujours à court d'argent... Un beau jour, on a besoin d'une grosse somme... On se laisse tenter...

— Le fait est que le collier de perles est passé entre les mains de Devaize en sortant de celles de M. Lefèvre et avant de parvenir à M. Debucourt! murmura Carlin, toujours prêt à adopter l'avis d'un supérieur. Il devait bien le connaître, l'ayant manié à plusieurs reprises. Il a pu faire établir la copie que vous savez et la substituer au véritable joyau tandis qu'il gravissait l'escalier...

— C'est ce que je me suis dit! sourit M. Maréchal. La chose est possible...

— Ce qui l'est moins, intervint Féron, c'est que M. Debucourt s'y soit laissé prendre...

— Le joaillier s'en est peut-être aperçu mais n'a rien dit en présence de ses clients, les Lewis. Suivez-moi bien : M. William Debucourt constate la substitution et se tait mais, après le départ des Américains, il mande Devaize dans son cabinet afin de procéder à l'enquête qui s'impose...

« Je vous rappelle qu'au début de la matinée, une querelle avait déjà éclaté entre les deux hommes, querelle à la suite de laquelle Devaize avait reçu son congé. Elle avait été si violente que le secrétaire confia plus tard à M. Boudart qu'il avait dû se retenir pour ne point frapper le bijoutier. Devaize

est un violent, Féron vient de nous le dire. La discussion a pu reprendre, s'envenimer, d'autant plus que Devaize voyait son vol découvert. Il a menacé Debucourt, lequel a tiré son revolver, mais le jeune homme le lui a arraché des mains et s'en est servi... L'étude aprofondie que nous avons faite du tapis recouvrant le parquet du cabinet de Debucourt prouve que Devaize y est entré à plusieurs reprises. Au reste, il ne le nie pas!

— Cela se tient! murmura Carlin, approbateur.

— Jusqu'à un certain point! fit Féron. M. Debucourt a été tué alors qu'il était assis à son bureau. Vous n'imaginez point un homme à qui on vient d'arracher son revolver restant paisiblement en cette position? D'autre part, la balle est entrée par la tempe droite... Or, c'est le profil gauche que le joaillier avait du côté de la porte. Il faut trouver autre chose!

Il y avait d'évidentes incompatibilités, M. Maréchal et Carlin en convinrent et une grande discussion s'en suivit.

Devaize pouvait avoir le revolver en sa possession, l'ayant dérobé plusieurs jours auparavant; il avait pu s'en servir dès qu'il s'était vu découvert afin d'obliger son patron au silence. Ainsi s'expliquait l'attitude de Debucourt.

Cette fois, Féron dut convenir que les faits devenaient plausibles. En conséquence ce qu'il fallait déterminer, c'était la date à laquelle le revolver, quittant la rue Alfred-de-Vigny, domicile particulier de M. William Debucourt, avait été apporté par celui-ci ou par toute autre personne rue Daunou; de plus, un inspecteur serait chargé de surveiller constamment les faits et gestes du secrétaire.

Enfin, M. Maréchal apprit à ses collaborateurs que, selon un rapport fourni par M. Boudart et divers renseignements recueillis dans l'entourage du joaillier, les affaires de celui-ci étaient encore plus mauvaises qu'on ne le supposait de prime abord.

Au cours des mois qui venaient de s'écouler, Debucourt avait dû recourir à sa femme et cela à plu-

sieurs reprises, pour pouvoir faire face à ses échéances. Mme Madeleine Debucourt l'avait fait sans difficulté, disposant d'une fortune personnelle considérable qu'elle tenait de son père, un riche banquier versaillais aujourd'hui décédé.

— Je ne sais si les embarras financiers de Debucourt ont influé sur sa mort, conclut M. Maréchal. Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, vous allez filer tous les deux rue Alfred-de-Vigny et vous vous occuperez d'éclaircir la question de la sortie du revolver.

— Mais si nous envisageons la culpabilité probable de Pascal Devaize, les Lewis se trouvent mis hors de cause? fit Féron en se levant.

— Cela n'est point impossible. Devaize, voleur et assassin, tout s'expliquerait. Attendons pour nous montrer affirmatifs, répliqua le chef en congédiant les deux inspecteurs non sans leur avoir recommandé de l'informer au plus tôt de ce qu'ils pourraient apprendre.

— Tout de même, je ne suis pas de l'avis du chef! murmurait l'instant d'après Féron en s'arrêtant au beau milieu du couloir que son collègue et lui suivaient en ce moment.

— A cause? fit laconiquement Carlin.

— Il faut tenir compte de la disposition des lieux. Devaize, appelé chez son patron et discutant avec celui-ci au sujet de la substitution du collier, se serait tenu devant le bureau, le dos à la porte.

— Peut-être...

— Or, même en admettant qu'il eût le revolver de Debucourt dans sa poche, comment aurait-il pu s'en servir de façon à ce que la balle entrât dans la tempe droite du joaillier? Il voyait celui-ci de face ou de profil mais à gauche.

— Il a pu tourner autour du bureau et venir jusqu'à la seconde table qui, formant équerre avec la première, s'allonge vers la fenêtre! rétorqua Carlin.

— Sur le tapis, nous n'avons pas relevé ses empreintes dans cette direction.

— Tu oublies, garçon, que Pascal Devaize était

à l'intérieur de la joaillerie depuis neuf heures du matin... Il y a des tapis partout; donc à onze heures et demie ou midi moins le quart, ses semelles étaient parfaitement sèches.

Cette fois, Féron ne répliqua pas et, en silence, il suivit son collègue afin de se rendre rue Alfred-de-Vigny. Là seulement on pourrait élucider la question du revolver.

Les Debucourt occupaient un somptueux appartement situé au second étage d'un confortable immeuble. Après être resté veuf durant une dizaine d'années, M. William Debucourt avait épousé, huit ans auparavant, sa seconde femme Madeleine, alors âgée de vingt ans, laquelle était la fille d'un riche banquier versaillais présentement disparu.

Les Debucourt menaient grand train, recevaient beaucoup; aussi les domestiques à leur service étaient-ils assez nombreux. Il y avait deux femmes de chambre, un valet pour monsieur, un maître d'hôtel, une cuisinière et deux chauffeurs.

Tels furent les renseignements déjà recueillis par l'inspecteur Carlin et que celui-ci, de son air bonhomme, communiqua à son jeune collègue durant le temps qu'ils mirent à parcourir la distance séparant le Quai des Orfèvres de la rue Alfred-de-Vigny.

— Nous verrons la patronne de compagnie. Ensuite, nous nous partagerons la besogne pour les domestiques, car il y a de quoi faire et il nous faut interroger tout ce monde-là! grommelait le gros inspecteur.

— Si vous voulez. Nous nous communiquerons après les renseignements recueillis, acheva Féron.

— Naturellement! Toi qui es joli garçon, tu t'occuperas des femmes de chambre et de la cuisinière. Posséder un physique avantageux comme le tien, voilà qui est rudement utile dans une enquête du genre de celle que nous entreprenons.

— Dites donc, quand vous aurez fini de vous moquer de moi?

— Je ne blague pas, mon petit... Jamais je n'ai été plus sérieux! Une femme est plus vite en con-

fiance avec quelqu'un qui lui plaît. Moi, je m'occuperai des hommes!

— Soit! murmura Féron songeant qu'après tout, la chose n'avait pas beaucoup d'importance du moment que le « travail » était fait.

CHAPITRE V

Ce fut une jolie femme de chambre de vingt-cinq à vingt-six ans qui vint ouvrir au coup de sonnette des deux policiers; ceux-ci ayant décliné leur qualité demandèrent à voir Mme Madeleine Debucourt.

— Je ne sais si madame pourra vous recevoir... Elle est très souffrante depuis la mort de monsieur. Cela l'a bouleversée d'autant qu'elle n'est pas d'une santé extraordinaire. Enfin, je vais vous passer à Marguerite, la première femme de chambre.

— Vous êtes donc la seconde... et vous vous appelez? s'enquit Feron avec son plus aimable sourire.

— Suzanne.

— Voilà un nom charmant et qui vous va bien. Donc, mademoiselle Suzanne, je vous reverrai tout à l'heure car j'aurai quelques questions à vous poser.

— Je suis à votre disposition, monsieur! répliqua la camériste que le compliment avait rendue toute rose.

Tandis qu'elle s'éclipsait, Carlin envoya un coup de coude dans les côtes de son collègue :

— Très bien, mon petit. Tu as vu si cela a rendu? Cette mignonne te contera tout ce qu'elle sait. Au besoin, elle en inventera...

— Je ne lui en demande pas tant! sourit le jeune inspecteur.

Les deux compagnons se turent car une nouvelle femme de chambre se montrait au seuil d'une pièce voisine. Celle-ci avait environ trente-cinq ans. Son air rechigné, son regard défiant firent que son accueil

différa sensiblement de celui de la jolie Suzanne.

— Il paraît que vous êtes de la police et que vous voulez voir madame? commença-t-elle. Eh bien, il vous faudra repasser. Madame est couchée, malade...

— Vous l'avez avertie de notre présence? coupa Carlin.

— Non!

— En ce cas, allez la prévenir et tout de suite, ma petite. Vous m'avez compris?

Le ton n'admettait pas de réplique; le gros inspecteur avait froncé ses sourcils broussailleux d'un air qui ne promettait rien de bon. Aussi Marguerite se résigna-t-elle à obéir.

— Bon, bon, j'y vais. Si vous vous faites flanquer à la porte, vous le verrez bien! maugréa-t-elle.

— Evidemment! grogna Carlin.

Tandis qu'elle disparaissait, il murmura à l'oreille de Féron :

— Je suppose qu'on va nous faire attendre. Pour ne pas perdre trop de temps, je vais aller faire un tour du côté de l'office. Reste ici et arrange-toi pour me prévenir lorsque la patronne sera visible!

— Entendu! répliqua le jeune inspecteur en prenant place sur une banquette garnissant un des panneaux du vestibule.

Son collègue disparu, il se mit à réfléchir à toute cette affaire ainsi qu'il l'avait déjà fait bien souvent. Tout à coup, un bruit léger retentissant vers la droite lui fit lever la tête.

Suzanne était là, au seuil d'une petite pièce dont elle venait d'entr'ouvrir la porte. En rougissant imperceptiblement, elle murmura :

— Vous m'avez dit que vous désiriez me poser quelques questions, monsieur. Si vous voulez bien entrer ici, nous y serons tranquilles. J'ai justement dix minutes de liberté...

— Alors, nous en profiterons pour bavarder! acquiesça Féron en se mettant vivement debout.

Sur les pas de la camériste, il pénétra dans un coquet boudoir. Prenant Suzanne par la main, il la

fit asseoir sur un canapé et prit place à son côté. Après quoi, la contemplant d'un regard admiratif, il proclama :

— Savez-vous que vous êtes fort jolie, mademoiselle Suzanne?

— Oh! monsieur! protesta-t-elle en souriant.

— Depuis tout à l'heure, je me demandais à qui vous ressembliez. Eh bien, j'ai trouvé : à Janette Hudson qui a tourné « Printemps », ce film qu'on donne actuellement sur les boulevards. Vous l'avez vu?

— Non, je ne sors pas beaucoup... Mais vous vous moquez de moi!

— Pas le moins du monde! Tenez, si vous voulez, nous irons voir « Printemps » ensemble; alors, vous jugerez!

Commencée sur ce ton, la conversation ne pouvait être que des plus cordiales.

Suzanne avouait ne pas se plaire en sa condition présente, d'autant que, chez les Debucourt, le service n'était pas très agréable. Les patrons étaient hargneux, jamais satisfaits. Quant aux autres domestiques c'étaient tous de « mauvais coucheurs ». Ceci expliquait pourquoi la jeune fille ne sortait guère depuis six mois qu'elle était rue Alfred-de-Vigny.

Féron lui promit de l'emmener non seulement au cinéma mais encore au dancing. Il avait souvent des billets de théâtre et ils pourraient y aller aussi. Bref, au bout d'un quart d'heure, ils étaient les meilleurs amis du monde.

— Mais ce n'est pas tout cela! s'interrompit brusquement l'inspecteur, nous ne nous occupons guère de mon enquête. Heureusement qu'il y a mon collègue.

— Vous m'effrayez moins que lui! murmura Suzanne.

— Vous me disiez que vos patrons n'étaient point agréables.

— Certes non! s'exclama la soubrette.

Et, ainsi lancée sur le terrain des commérages,

elle partit, se montrant intarissable. De la sorte, Féron apprit que l'harmonie ne régnait point précisément entre M. et Mme Debucourt.

Le joaillier se montrait violent, autoritaire et volontiers sournois. Quant à sa femme, elle était coquette, élégante, mondaine à l'excès. Et puis, monsieur avait souvent besoin de madame pour ses échéances car elle était fort riche, tandis que lui...

— Il aimait peut-être son épouse? Ce sont des choses qui arrivent! risqua Féron.

Mais son interlocutrice protestait véhémentement. A l'en croire, Debucourt n'était qu'un affreux égoïste; au reste, sa femme ne valait pas mieux, étant uniquement préoccupée d'elle-même, de sa santé, de ses toilettes. Ceci n'empêchait pas Debucourt d'être jaloux à l'occasion.

Au cours du mois précédent, ayant surpris un jeune architecte qui fréquentait la maison en tendre conversation avec Madeleine, il s'était fâché tout rouge, mettant carrément l'audacieux à la porte, cela en dépit des protestations de madame.

— Elle a boudé pendant près de quinze jours puis les choses se sont tassées. Il le fallait bien! conclut Suzanne.

A ce moment, la porte s'écarta et Carlin montra sa physionomie joviale.

— Ah! c'est vous qui bavardiez là-dedans! s'exclama-t-il. Eh bien, vous ne vous en faites pas, tous les deux!

— Vous voyez, reconnut Féron. Maintenant, mademoiselle Suzanne, pouvez-vous me dire ce qu'est devenu le revolver de votre patron?

— Depuis longtemps, il est relégué dans un tiroir de la commode Louis XV dans le salon bleu. Mais, dites donc, s'interrompit la femme de chambre, les journaux prétendent que monsieur se serait tué avec une arme apportée par lui de la maison?

— En effet. Tenez, voilà le joujou en question, intervint Carlin en tirant de sa poche le revolver que M. Maréchal lui avait confié le matin même : un petit browning 6/35, élégant et bien en main.

— Bien sûr que c'est lui! s'exclama Suzanne en réprimant mal un mouvement de frayeur.

— Etait-il chargé habituellement? demanda Féron.

— Non. Madame me l'avait affirmé un jour que je lui disais combien ces engins me font peur. Les cartouches se trouvaient dans une boîte en carton déposée auprès.

— Et à quelle date avez-vous vu ce revolver pour la dernière fois à sa place, dans le tiroir de la commode?

— Pas facile à dire. Vous comprenez, on ne regarde pas souvent dans un tiroir! Tout de même, je crois bien l'avoir aperçu mardi dernier, alors que je cherchais un bout de dentelle pour réparer un accroc que madame avait fait aux parements de l'une de ses blouses.

Les deux policiers échangèrent à la dérobée un coup d'œil rapide.

— C'était bien mardi, vous ne vous trompez pas? insista Féron. Et quelle heure était-il?

— Vers les dix heures, répliqua Suzanne après avoir réfléchi.

Ce fut tout ce qu'on en put tirer sur ce point.

Maintenant, les policiers s'enquéraient des visites que Pascal Devaize avait pu faire rue Alfred-de-Vigny. Sur ce sujet, Suzanne ne se montra pas plus précise. Elle passait la plupart de ses après-midis dans la lingerie et ce n'était pas toujours elle qui ouvrait la porte. Elle ne croyait pas avoir vu le secrétaire plus de deux ou trois fois depuis six mois qu'elle était là. Carlin hocha la tête : le témoignage de Suzanne corroborait ceux des autres domestiques qu'il avait interrogés.

La jolie femme de chambre croyait pouvoir fixer la dernière visite de M. Devaize dans les premiers jours de février. Il était venu faire signer son courrier à M. Debucourt lequel, quelque peu souffrant, avait gardé la chambre ce jour-là.

— A présent, faites-nous voir la fameuse commode, mon enfant! grogna Carlin qui commençait à s'ennuyer.

La soubrette conduisit les deux inspecteurs dans un petit salon tendu de soie bleue et qui se trouvait pris entre les deux grands salons constituant les pièces de réception de l'appartement.

La commode en question avait ses tiroirs remplis de vieux chiffons de soie, de morceaux de dentelle; le revolver avait sa place dans le tiroir du bas, à droite. Une boîte de cartouches en contenant encore sept se trouvait également là et Carlin s'en saisit à tout hasard.

Ce fut à cet instant que Marguerite vint prévenir ces messieurs que sa maîtresse les attendait dans son boudoir. Les policiers s'empressèrent de se rendre auprès d'elle.

Marguerite les introduisit dans une petite pièce toute capitonnée de satin parme et où les lourds rideaux à demi tirés entretenaient une certaine pénombre.

Mme Debucourt, enveloppée en une robe de soie blanche, se tenait allongée sur une chaise-longue; elle était pâle, avait les yeux battus et semblait infiniment lasse.

Pourtant, elle se redressa pour adresser aux survenants un gracieux salut de la tête.

— Messieurs, vous avez demandé à me voir? fit-elle de sa voix musicale et meurtrie. Je suis à votre disposition et il n'a pas fallu moins que vos titres pour que je me décide à vous recevoir... Les douloureux événements de ces jours derniers m'ont brisée, anéantie... Ma santé ne fut jamais florissante et les émotions ne me valent rien... Aussi, devant cet affreux malheur...

Un geste vague de la main acheva la phrase de la jeune femme qui semblait à bout de forces et singulièrement frappée.

Au reste, la chose se concevait aisément, si l'on se rappelle que c'était elle qui avait découvert le cadavre de son mari lors de sa visite, rue Daunou.

— Madame, nous n'abuserons point de votre complaisance! murmura Carlin avec bonhomie. Simplement quelques questions à vous poser.

— Faites, messieurs, j'y répondrai de mon mieux, soupira Mme Debucourt dont la pâleur parut s'accentuer. Je ne sais rien en ce qui concerne la mort de mon infortuné époux! Je l'ai trouvé, effondré sur son bureau, ainsi que je l'ai écrit à M. le Juge d'instruction, au lendemain du drame. Jamais je n'aurais cru que M. Debucourt se suiciderait!

— Vous pensez qu'il y a eu suicide? intervint Féron.

— Mais... il me semble! L'ordre parfait qui régnait dans le bureau... La présence du revolver appartenant à mon mari... L'absence de tout autre mobile, je veux dire l'impossibilité de toute autre explication...

« Seriez-vous d'une opinion différente? ajouta la jeune femme en posant sur ses interlocuteurs le regard étonné de ses grands yeux, ce qui semblait donner à sa question plus de pathétique encore.

Pour toute réponse, les deux policiers se contentèrent d'esquisser un geste vague.

— On ne sait pas, madame! On cherche, vous comprenez?

— Evidemment!

— A propos de ce revolver, reprit Carlin en sortant à nouveau l'arme de sa poche, nous avons appris que, durant des mois, il est resté dans l'un des tiroirs de la commode du salon bleu. Est-ce exact?

— Je l'ignore, monsieur. Je ne m'occupe guère de ce que renferment les tiroirs de ma maison... Je suis de constitution délicate, fragile même et cela fait que je néglige quelque peu mes devoirs les plus élémentaires. Je n'ai guère de forces que pour m'amuser ainsi que le constatait volontiers ce pauvre Debucourt. Il me traitait en enfant gâtée...

La jeune femme se tut brusquement, la voix coupée par un sanglot qu'elle n'avait pu réprimer et elle se détourna pour essuyer des larmes cependant que les inspecteurs, gênés, mal à l'aise devant cette douleur s'écartaient de quelques pas.

Ce fut Mme Debucourt qui les rappela bientôt.

Visiblement, elle avait hâte d'en terminer. Complaisamment, elle répondit à toutes leurs questions, s'excusant de ne pouvoir le mieux faire.

Sa déposition n'apprit rien aux policiers qu'ils ne sussent déjà; pourtant, Féron demanda :

— N'avez-vous pas rassuré un jour Suzanne, la seconde femme de chambre, qui manifestait de la peur en apercevant le revolver dès qu'elle ouvrait le tiroir où il se trouvait pour les besoins de son service?

Madeleine Debucourt parut réfléchir puis :

— Je ne me souviens pas de cet incident. En tout cas, je vous le répète, je n'ai jamais su très exactement en quel endroit mon mari avait déposé cette arme.

Sur une nouvelle question du jeune inspecteur, elle reconnut que son mari avait fait appel à elle plusieurs fois afin d'assurer ses échéances.

— La chose est sans importance et ne saurait, je crois, vous intéresser, messieurs. Ce sont là services qu'on se rend entre mari et femme!

Pour la forme, Carlin s'informa encore de quelques autres points sans grande importance; mais de toute évidence, les forces de Mme Debucourt étaient à bout. Fréquemment, elle passait sa belle main blanche sur son front moite en un geste fébrile et les deux inspecteurs, après s'être excusés, se retirèrent.

— Je demeure entièrement à votre disposition! murmura la jeune femme en se laissant retomber, épuisée, sur ses coussins.

— Tout cela ne nous avance guère! grognait l'instant d'après Carlin lorsqu'il se retrouva sur le boulevard avec son collègue. Patronne ou domestiques, personne ne sait rien! Si c'était chez moi, je voudrais que cela marche autrement! Un fait est certain : Pascal Devaize venait de temps en temps ici, sans qu'on puisse toutefois déterminer exactement à quelle date se place sa dernière visite.

« Les serviteurs que j'ai interrogés n'ont pu se

mettre d'accord. Naturellement, ce n'était jamais le même qui allait ouvrir!

« Quant au revolver, personne ne peut dire à quelle date il a disparu du tiroir de la commode. La petite Suzanne parle du mardi, jour du crime où, vers neuf heures, elle l'aurait vu à sa place accoutumée; mais elle n'est pas très affirmative en somme et je n'ai qu'une médiocre confiance en la mémoire de cette jeune évaporée.

« Ah! mon pauvre Féron, je vous le répète, quelle baraque! Voilà ce que j'appellerai une matinée de fichue. Tiens, passez-moi une cigarette, cela vaudra mieux!

Et le gros Carlin dont la bile se calmait déjà, prit la cigarette que son collègue, silencieux, lui offrait.

— Une matinée de fichue? songeait-il. Peut-être pas! Je verrai bien ce qu'en dira le patron car je vais aller le voir... Il n'y a que lui qui puisse me donner un bon conseil...

C'est que pour Féron, le patron, c'était toujours Jacques de Villefort!

CHAPITRE VI

Le jour même, le jeune inspecteur se présentait à l'agence des Champs-Elysées et demandait à parler au grand détective. Celui-ci le reçut chaleureusement ainsi qu'à l'ordinaire :

— Auriez-vous besoin de moi, mon petit Daniel? s'informa-t-il au bout de quelques instants, voyant que son ancien collaborateur marquait un peu d'hésitation.

— Justement, patron, et si ce n'était pas abuser de vos instants...

— Allez-y, je vous écoute! J'aiderai toujours volontiers un brave garçon comme vous, ceci à charge de revanche!

— Bien entendu, sourit Féron qui, s'animant brusquement, se mit à conter par le menu la mystérieuse affaire dont il s'occupait.

Il le fit avec un luxe de détails qui, parfois, faisait sourire de Villefort. Allons, Féron n'avait pas oublié ses méthodes de travail et les appliquait fort bien. Lorsque le jeune inspecteur se tut, Jacques en savait vraiment autant que lui.

— J'ai suivi l'enquête sur les journaux, déclara-t-il. La théorie du suicide ne m'a jamais satisfait.

— Il y a eu crime! affirma Féron.

— Bon, dites-moi votre impression là-dessus.

A nouveau, le jeune inspecteur parla, exposant les réflexions, les déductions nées en son esprit. Jacques de Villefort l'écoutait attentivement, prenant de temps à autre quelque note sur une feuille volante.

Comme l'autre se taisait enfin, il murmura :

— Tout ceci est parfait, mon petit Daniel. Continuez à mener votre enquête et accordez-moi un peu de temps pour réfléchir. Pour moi, l'affaire se présente sous un jour tout nouveau. Il faut que je la digère. Revenez me voir dans quelques jours et peut-être alors pourrai-je vous aider utilement.

Féron eut un sourire satisfait. Pour lui qui connaissait bien Jacques de Villefort, ces paroles signifiaient que ce dernier approuvait ses idées et qu'au besoin, il le seconderait dans la recherche de la vérité. Et toujours, le grand détective tenait plus qu'il ne promettait.

Ce fut donc en se félicitant de son initiative que le jeune inspecteur quitta l'agence. Il se sentait réconforté, plein d'énergies nouvelles pour poursuivre la tâche ardue qui lui incombait car il comprenait bien que Carlin était tout près de se désintéresser de l'affaire.

Deux jours passèrent sans que l'enquête fît un pas en avant.

On continuait à surveiller Pascal Devaize que des inspecteurs filaient constamment, sans succès, du reste.

En attendant qu'une décision fût prise en ce qui concernait la joaillerie, soit que Mme Debucourt la vendît ou y installât un directeur-gérant, l'af-

faire avait été confiée à M. Lefèvre, le chef de la vente. C'était un homme expérimenté, connaissant parfaitement la maison en laquelle il travaillait depuis près de dix ans et par conséquent sa clientèle.

Sur l'intervention de M. Boudart, le chef-comptable, M. Lefèvre, avait annulé le congé donné par M. Debucourt à Pascal Devaize; nul mieux que ce dernier n'était au courant de la correspondance du patron, si bien que le secrétaire continuait à venir rue Daunou comme par le passé.

Il n'avait modifié en rien son existence; on le rencontrait toujours dans les music-halls, les petits théâtres de la Butte. Il ne semblait point s'être aperçu de la surveillance dont il était l'objet et se conduisait en homme dont la conscience est parfaitement en repos.

Enfin, en présence de M. Charlier, le juge d'instruction, on avait procédé à une reconstitution du drame.

Un coup de revolver tiré dans le bureau de l'infortuné joaillier, alors que tous les employés de la maison étaient à leur poste, n'avait été entendu par personne.

C'est à peine si Féron qui se tenait debout près de la table du secrétaire dans le hall avait perçu un bruit sourd. Au reste, cela pouvait s'expliquer parce qu'il était prévenu de ce qui allait se passer.

MM. Maréchal et Carlin, placés dans la cour de l'immeuble, n'avaient eux non plus pas entendu grand'chose; tout au moins le fracas perçu était-il insuffisant pour attirer l'attention.

Au moment où le drame avait eu lieu, on devait travailler ferme dans tous les bureaux ou magasins installés dans les divers corps de bâtiments bordant cette cour. Chez les autres négociants comme chez M. Debucourt, on employait des machines à écrire et leur tac-tac monotone eût suffi pour couvrir la faible détonation du petit revolver dont une balle avait mis fin à l'existence du joaillier.

Féron, qui se multipliait, avait encore fait une autre constatation des plus intéressantes.

On ne plongeait dans le bureau de Debucourt d'aucune des fenêtres donnant sur la cour; seule, celle située juste en face, dans le corps de logis de derrière, aurait pu permettre de se rendre compte de ce qui se passait chez le bijoutier. Mais cette fenêtre était distante d'une trentaine de mètres; de plus, nous l'avons dit, la fenêtre de Debucourt était munie de forts barreaux qui achevaient de brouiller la vue. Enfin, la table de travail du négociant, située au beau milieu de la pièce, la place qu'il occupait dans son fauteuil, tout cela achevait de rendre inadmissible l'hypothèse selon laquelle un meurtrier installé à la fenêtre en question eût pu l'abattre d'un coup de revolver.

A pareille distance et dans de telles conditions, le tireur le plus habile n'aurait point réussi à loger une balle dans la tempe d'un homme.

Et ce n'était pas tout : au premier étage du second corps de bâtiment construit au 20 de la rue Daunou et dans la pièce faisant face au cabinet de travail de M. Debucourt, une modiste avait installé ses ateliers. Durant la matinée du drame, une douzaine d'ouvrières s'y étaient tenues en permanence. Donc, l'assassin n'avait pu venir se poster en ces lieux.

L'une des conclusions du médecin légiste infirmait encore cette supposition. Le projectile avait pénétré dans la tête de William Debucourt suivant une ligne légèrement oblique allant de haut en bas. On devait en conclure que le bandit dominait un peu sa victime.

Vainement, les inspecteurs de la Sûreté s'étaient embusqués à toutes les ouvertures donnant sur la cour; ils n'avaient pu découvrir un emplacement constituant un champ de tir favorable et réunissant toutes les conditions exigées.

Pourtant, Féron ne se tenait pas pour battu et, malgré Carlin qui optait décidément pour le suicide, il continuait à chercher.

Le troisième jour après sa visite à Jacques de Villefort, comme il suivait le couloir conduisant au bureau de M. Maréchal, un inspecteur nommé Thévenin, qui sortait d'une pièce voisine, le héla vivement :

— Eh ! Féron, on vient de téléphoner de Bruxelles pour vous... Il paraît que la police belge a retrouvé la piste du couple que vous l'aviez priée de rechercher !

— Les Lewis ! Vous les faisiez donc rechercher à Bruxelles ? s'exclama Carlin qui, surgissant de chez le chef, avait entendu.

— Je viens ! se contenta de répondre Féron en se précipitant dans le bureau de Thévenin.

Quelques minutes plus tard, il en ressortait débordant de joie et brandissant une note sur laquelle le téléphoniste avait inscrit la communication. Ce fut ainsi qu'il entra comme une bombe chez M. Maréchal.

Ce dernier, assis à sa table de travail, étudiait un rapport, tandis que le gros Carlin, qu'il avait averti, grillait une cigarette ,enfoncé dans un fauteuil de cuir.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? interrogea le chef, à qui un coup d'œil avait suffi pour comprendre qu'il se passait des choses anormales. Vous semblez rudement content !

Féron ne répondit qu'en donnant lecture à ses auditeurs du papier dont il s'était muni. Voici ce qu'il contenait :

La Sûreté bruxelloise avertissait celle de Paris que, conformément à sa demande, ell s'était mise en quête de deux individus, un homme et une femme, pouvant avoir chacun une trentaine d'années et qui, selon toute vraisemblance, avaient dû débarquer dans la capitale du royaume vers la mi-mars.

L'homme avait les cheveux châtains, était de taille moyenne, mince et svelte, avec le teint pâle. La femme, très jolie, était une brune aux yeux noirs, extrêmement élégante.

Tous deux parlaient le français avec un léger accent étranger anglais ou américain.

— C'est vous qui avez adressé cette demande à la Sûreté belge ? fit M. Maréchal, surpris.

Et, sur un signe d'assentiment de Féron, il poursuivit :

— Mais quel est ce couple ?

— Attendez, chef, vous allez le savoir ! déclara le jeune inspecteur en reprenant sa lecture. « Au cours de l'après-midi, un antiquaire de la rue Royale, à Bruxelles, M. Kass, avait prévenu la police qu'un homme et une jeune femme cherchaient à se défaire d'un magnifique collier de perles qui pourrait bien être celui volé chez M. Debucourt... M. Kass avait eu jadis quelques difficultés avec les autorités de son pays à la suite d'affaires assez délicates conclues par lui avec une bande de voleurs internationaux.

Depuis, il s'était rangé, était devenu un commerçant sérieux, ennemi des histoires et prêt à seconder la police, le cas échéant.

Bref, c'était un ancien recéleur qui, ayant réussi, reniait son passé et dont on avait fait un indicateur.

Les étrangers en question s'étaient présentés chez lui au nom d'un certain Barclay. C'était là l'un des noms du chef de la bande de voleurs mentionnée plus haut.

On juge de l'émoi de M. Kass, lequel avait donné rendez-vous à ses clients pour le lendemain matin dix heures puis avait couru à la Sûreté. Les vendeurs du collier correspondaient au signalement donné dans la note de la police française.

— Mais qui est-ce ? interrogea Carlin à son tour.

— Les Lewis, parbleu ! riposta Féron.

Et, comme le gros inspecteur, tirant son carnet, commençait à lire le signalement des Américains établi par lui conformément aux déclarations des employés de la maison Debucourt, Féron l'interrompit :

— Chiqué ! Boniments que tout cela ! Maquillage

et camouflage ! C'est parce que nous avons recherché des gens ressemblant à ceux-ci qu'on n'a rien trouvé à Calais, à Douvres et ailleurs. Je l'ai compris plus tard : il fallait prendre le contre-pied des apparences !

« Si Lewis paraissait gros, âgé d'une quarantaine d'années et montrait des cheveux roux, c'est que...

— Bien, bien ! approuva M. Maréchal. J'aurais dû y songer.

— Quant à sa compagne, le seul fait d'exhiber des cheveux blonds platinés implique qu'elle est brune.

— Evidemment ! grogna Carlin. Mais pourquoi Bruxelles ?

— Le rapide à destination de cette ville quitte la gare du Nord quelques minutes après la malle de Calais. Puisque les pseudo-Lewis avaient parlé de cette dernière devant le personnel du « Jerry's » c'est que leur intention était de prendre un autre train, soit un convoi de banlieue, soit celui de Bruxelles. J'ai opté pour celui-ci. Vous voyez que j'ai gagné ! triompha Féron.

La note de la police belge concluait en demandant l'envoi d'urgence d'une personne pouvant identifier les étrangers ainsi que le collier dont ils étaient porteurs.

— Il n'y a que M. Lefèvre qui puisse procéder à cette dernière opération ! fit Féron.

— Mettez-vous en rapport avec lui et filez tous les trois ce soir même pour Bruxelles ! déclara M. Maréchal.

Féron ne dormit guère cette nuit-là. Ce premier succès lui conférait une sorte de fièvre et il eût donné beaucoup pour être plus vieux d'un jour.

Le lendemain matin, dès neuf heures, il s'installait en compagnie de M. Lefèvre, de Carlin et de l'inspecteur Muylder, de la Sûreté belge, dans un petit cabinet dépendant du bureau de M. Kass, l'antiquaire.

Quelques minutes avant dix heures, les deux étrangers se faisaient annoncer. Peu après, ils pre-

naient place sur des fauteuils, en face de l'ancien recéleur.

— Je ne reconnais pas nos personnages ! murmura M. Lefèvre en risquant un coup d'œil par l'entre-bâillement de la porte.

— Le principal est que vous reconnaissiez le collier de perles ! murmura Féron avec un haussement d'épaules.

Cependant, dans le bureau, les négociations commençaient.

— Je désirerais que mon expert vît ce collier ! déclara enfin M. Kass. Je reconnais qu'il est de toute beauté...

— Il avait été convenu que cette affaire resterait entre nous trois ! émit l'homme avec une grimace.

— Oh ! vous pouvez avoir confiance ! sourit l'antiquaire qui, déjà, appuyait sur un timbre.

A ce signal, M. Lefèvre, quittant les policiers, s'avança dans le bureau. L'instant d'après, courbé vers la table, il examinait le collier que M. Kass y avait déposé.

— Extraordinaire ! s'exclama-t-il bientôt.

A peine avait-il prononcé ce mot que la porte du cabinet s'ouvrit violemment et trois hommes bondirent sur les visiteurs. Avant que ceux-ci fussent revenus de leur surprise, ils étaient mis hors d'état de fuir. Par son exclamation, M. Lefèvre avait indiqué aux policiers que le collier qu'il avait sous les yeux était bien celui qui avait été dérobé à M. Debucourt.

Malgré les protestations des deux malandrins, on les fit monter dans un taxi; M. Lefèvre, Féron et Muylder grimpèrent avec eux à l'intérieur tandis que le gros Carlin se hissait près du chauffeur.

— A la Sûreté ! ordonna Féron.

Une demi-heure plus tard, le pseudo-Lewis comparaissait devant M. Laurens, le chef de la Sûreté belge.

— Voilà un coup qui va vous coûter cher, mon garçon ! fit ce dernier, lequel était parfaitement au courant de la situation. Vol, assassinat...

Ces mots tirèrent brusquement l'homme de son mutisme :

— Permettez ! s'écria-t-il. Vol si vous voulez. Quant à l'assassinat ce n'est pas mon rayon ! Je ne fais point ce genre de travail.

— Cependant, vous êtes les derniers à avoir vu M. Debucourt vivant ! intervint Carlin.

— Il l'était encore quand nous sortîmes, Marjorie et moi. Il était furieux parce que nous partions sans acheter et il ne se leva même pas pour nous reconduire, se contentant de sonner son secrétaire...

Maintenant, sans se faire prier davantage, le cambrioleur se mettait à table. Ils étaient à Paris depuis le début de février; tandis que Marjorie descendait au « Jerry's », lui se cachait dans un modeste hôtel de Belleville. Ils se nommaient en réalité Mr et Mrs Peltingham.

A la recherche d'un coup fructueux, la femme était entrée en rapport avec Debucourt. A plusieurs reprises, elle s'était fait montrer le collier, notant chaque fois un détail qu'elle transmettait fidèlement à l'ouvrier chargé de la copie. (Il se refusait de nommer celui-ci.)

Quand la ressemblance avait été jugée parfaite, le couple avait opéré de compagnie, le pseudo-Lewis disant arriver d'Amérique.

— Oui, et puis M. Debucourt s'est aperçu de la substitution ! acheva Carlin. C'est alors que vous l'avez tué !

— D'abord, il n'y a vu que du bleu. Ensuite, je ne porte jamais d'arme ! protesta Jack Peltingham.

— Le joaillier avait tiré son revolver; vous le lui avez arraché des mains puis avez tiré dessus ! s'obstina le gros inspecteur.

— Oui, j'ai lu cela dans vos journaux. Mais c'est absurde ! Si les choses s'étaient passées comme vous le dites, Debucourt se serait levé. Il m'aurait fait face et ma balle ne l'aurait point touché à la tempe droite !

Longuement, le cambrioleur développa cette argumentation. Il avait étudié la question à fond depuis

que la lecture des journaux lui avait appris que les soupçons de la justice s'orientaient de son côté.

Maintenant, sur une question de M. Laurens, il racontait leur fuite.

— La police de la frontière a déclaré ne pas vous avoir remarqués ! observa l'inspecteur Muylder.

Peltingham se mit à rire. Dans le compartiment où sa femme et lui étaient seuls, ils s'étaient débarrassés de leur perruque, de leur maquillage, changeant même de vêtements. Le cambrioleur en avait profité pour remiser le ventre postiche dont il s'était affublé.

Un douanier belge, en inspectant les bagages, avait découvert le tout au fond d'une valise; à ses questions, Peltingham avait répondu que sa femme et lui étaient comédiens, que ces objets étaient des accessoires de théâtre si bien que le douanier n'avait point insisté.

C'est à Bruxelles que le couple avait appris par les journaux la mort de Debucourt, laquelle compliquait singulièrement leur situation. Le manque d'argent seul les avait empêchés de pousser plus loin.

L'intention du malandrin était de garder par devers lui le compromettant collier jusqu'à ce que le bruit fait autour du meurtre du joaillier soit éteint. Mais, dans un tripot, il avait perdu la majeure partie des fonds dont il disposait; acculé, il s'était alors résolu à entrer en pourparlers avec M. Kass qu'il avait connu jadis.

On eût beau multiplier les questions, Peltingham ne varia pas dans ses déclarations. Marjorie, interrogée à son tour, les confirma pleinement.

Le jour même, tandis que les prisonniers étaient dirigés sur la prison Saint-Gilles, Carlin, Féron et M. Lefèvre repartaient pour Paris, emportant avec eux le précieux collier. Plus tard, lorsque les formalités d'extradition auraient été remplies, le couple Peltingham prendrait à son tour le chemin de la France.

Sitôt débarqué, Féron fila malgré l'heure tardive

jusqu'aux Champs-Elysées. Il désirait vivement voir Jacques de Villefort pour lui apprendre la nouvelle de l'arrestation des pseudo-Lewis.

Justement, le grand détective s'apprêtait à quitter l'agence. Vêtu ainsi qu'un modeste employé, il apprit à son visiteur qu'il allait relever un de ses hommes, lequel surveillait depuis midi l'hôtel particulier d'un riche Argentin qu'un maître chanteur menaçait depuis plusieurs jours.

— Patron, je n'ai qu'un mot à vous dire ! fit vivement Féron. Le collier est retrouvé et les Lewis arrêtés.

— Bravo ! s'exclama Jacques. Voilà du beau travail, mon petit Daniel. Et, maintenant, que comptez-vous faire ?

— Continuer à chercher ailleurs le meurtrier de William Debucourt.

— Parfait. A votre place...

Jacques de Villefort marqua une légère hésitation; puis, regardant d'un air amusé son ancien collaborateur, il acheva :

— A votre place, je me rendrais chez Arnoult, couturier, 24, rue Daunou, et là, je demanderais à voir Mlle Jacqueline Royer, première essayeuse, de la part de M. de Villefort. Après avoir entendu de la bouche de cette jeune fille des choses fort intéressantes, je me rendrais au 22 de la même rue. Je monterais par l'escalier de service du bâtiment jusqu'au deuxième étage. Du palier, j'examinerais toutes choses d'un regard professionnel puis je retournerais chez Arnoult pour remercier Mlle Royer de ses renseignements.

Malgré sa surprise, Féron avait écouté très attentivement ce discours. A n'en pas douter, Jacques de Villefort s'était livré à une enquête personnelle et c'étaient les résultats qu'il avait obtenus qu'il livrait ainsi au jeune inspecteur.

— Ah ! patron, patron, je vous reconnais bien là... balbutia celui-ci. Vous avez accompli ma besogne...

— Nullement. Le plus dur vous reste à faire,

Féron. Débrouillez-vous, mon petit, et bonne chance!

Et, sans écouter les remerciements du jeune homme, le grand détective s'éclipsa en affirmant qu'il serait bien certainement en retard.

CHAPITRE VII

— La personne en question est arrivée, n'est-ce pas ? murmura Daniel Féron en s'adressant à Jacqueline Royer, une jolie fille de vingt ans qui s'empressait à sa rencontre dans le vaste couloir desservant les salons du couturier Arnoult.

— Oui, à onze heures. Conformément à vos indications, je l'ai mise dans le petit salon or, en face du grand Pompadour. Elle s'y trouve présentement en train de passer une robe.

Le policier fit un signe d'assentiment et, se tournant vers MM. Charlier et Maréchal, spectateurs muets de cette scène, il murmura, l'air satisfait :

— Tout va bien !

A cet instant, Arnoult en personne, homme d'une cinquantaine d'années à la face ingrate, mais au chic certain, se précipitait vers les détectives dont il venait d'apprendre l'arrivée.

— Messieurs, j'espère que ma maison ne sera pas le théâtre d'incidents scandaleux... Une descente de justice chez moi ! Pensez donc, si mes clients apprenaient...

— Soyez tranquille ! fit M. Maréchal. Nous n'avons pas l'intention de révolutionner votre demeure.

Quelque peu rassuré, M. Arnoult s'éclipsa non sans envoyer mentalement à tous les diables la justice et son auxiliaire la police. Quand donc serait-il débarrassé de ces importuns qui, depuis des jours, enquêtaient chez lui ?

Cependant, Féron, ayant consulté sa montre, déclarait :

— Onze heures trente-cinq ! Voilà le moment d'agir.

Précédés de Jacqueline Royer, les trois hommes gagnèrent l'extrémité du couloir. L'instant d'après, ils faisaient halte à proximité de la porte donnant dans le salon d'essayage « Or ». Presque aussitôt, celle-ci s'ouvrit et Mme Madeleine Debucourt parut.

A la vue du groupe qui semblait l'attendre, la jolie veuve ne put réprimer un mouvement de surprise et sa pâleur naturelle qu'accentuait encore sa toilette noire sembla s'aggraver. Pourtant, elle se remit vite et, saluant les magistrats :

— Bonjour, messieurs, fit-elle de sa voix musicale. Je ne m'attendais guère à vous rencontrer ici !

— Vous êtes venue pour choisir des toilettes, madame ? s'enquit Féron après le banal échange de politesse réglementaire.

— En effet. Mon deuil m'oblige à m'en faire faire de nouvelles et, comme mes médecins me conseillent de partir au plus tôt pour la Suisse... Donc, mademoiselle Jacqueline, tout va sauf cette robe, la dernière qui est garnie d'un biais de crêpe.

— J'ai vu, madame, je vais faire le nécessaire.

— Je compte sur vous.

Sur ce, Mme Debucourt, sans plus s'occuper des policiers, esquissait un mouvement comme pour entrer dans le salon or où elle avait laissé son manteau et son chapeau.

— Madame, j'aurais besoin de vous ! fit l'inspecteur Féron en s'avançant. Oui, je voudrais vous prier de faire certaines choses.

— De quoi s'agit-il ? murmura la jeune femme dans les beaux yeux de laquelle passa une lueur fugitive.

— Oh ! presque rien, répartit le détective en souriant. Tout d'abord, voulez-vous vous coiffer de ce béret noir ?

Ce disant, il tendait à son interlocutrice la coiffure en question qu'il venait de tirer de sa poche.

— Si vous y tenez... murmura Madeleine après une courte hésitation.

— Beaucoup !

— Mais pourquoi ?

— Madame, faites ce qu'on vous demande ! intervint le juge.

— Alors, soit ! acquiesça-t-elle avec un haussement d'épaules.

— Maintenant, venez par ici.

Et Féron, la prenant par la main, l'entraînait vers l'extrémité du couloir. M. Charlier et M. Maréchal les suivirent. On parvint dans une vaste pièce assez obscure sur laquelle donnaient les lavabos réservés à la clientèle et au personnel. Au fond, des placards s'érigeaient, servant de vestiaires aux employées. Enfin, au bout d'une minuscule antichambre, l'inspecteur ouvrit une porte et tous se trouvèrent sur le palier d'un escalier de service.

— Descendons ! commanda Féron.

— Mais où m'emmenez-vous ? se révolta Madeleine avec un mouvement de recul.

— Venez, Madame, venez !

Les doigts de l'inspecteur resserraient leur étreinte autour du poignet délicat de la jeune femme; sans mot dire, elle se décida à obéir et tous quatre descendirent rapidement l'escalier qui les amena sous la voûte de la maison.

L'instant d'après, ils étaient sur le trottoir de la rue Daunou. D'un pas pressé, Féron entraînait toujours Mme Debucourt à travers les groupes des passants. lesquels ne faisaient guère attention à eux.

Bientôt, il obliqua à droite et tous pénétrèrent dans l'immeuble portant le numéro 22. C'était une vaste maison, prise entre la joaillerie Debucourt et la construction abritant les salons du couturier Arnoult. Des bureaux l'occupaient de la base au faîte.

Coupant de biais l'immense porche permettant d'accéder à une cour intérieure, Féron et ses compagnons atteignirent un escalier de service s'amorçant à gauche, au delà de la loge de la concierge. Cette dernière, habituée aux allées et venues constantes dont la maison était le théâtre, n'avait pas fait attention au petit groupe.

— Mais enfin, Messieurs, qu'est-ce que tout cela

signifie ? s'exclama Mme Debucourt en s'arrêtant devant la première marche. D'abord, lâchez-moi, vous me faites mal !

— Alors, accompagnez-nous de bonne volonté ! riposta Féron.

— Dans votre intérêt, Madame, je vous y engage. Au besoin, je vous l'ordonne !

C'était M. Charlier qui venait de parler.

Mme Debucourt enveloppa les trois hommes d'un regard étincelant, chargé de colère. Elle les vit calmes, impassibles et comprit que toute résistance de sa part serait inutile, qu'ils emploieraient la force si cela était nécessaire pour la contraindre à exécuter ce qu'ils réclamaient d'elle. Ses lèvres se crispèrent en un rictus et, violemment, comme on monte à l'assaut, elle se jeta dans l'escalier où tous s'engouffrèrent à sa suite.

— Halte ! commanda Féron en arrivant sur le palier du deuxième.

Celui-ci était assez vaste. Une seule porte actuellement fermée y donnait sur laquelle une plaque de cuivre offrait son inscription aux regards : « Pierre Thoriez, assurances. »

— Les employés de cette agence partent à onze heures et demie ! expliqua Féron. Ils ne rentrent qu'à une heure.

Des étages supérieurs arrivaient le sourd grondement des machines à écrire. Doucement mais avec autorité, le jeune inspecteur poussa Mme Debucourt dans l'angle le plus reculé du palier, l'obligeant à faire face à la fenêtre qui s'ouvrait largement à quelques pas de là.

— Eh bien ! fit Madeleine en blémissant malgré elle.

— Regardez... D'ici, seulement, on plonge dans le bureau de votre mari... On voit sa table de travail, le fauteuil dans lequel il a été tué.

C'était exact, en effet. Même, à la place qu'avait si longtemps occupée le malheureux joaillier, un homme s'apercevait de profil. C'était l'inspecteur Carlin.

Il y eut un instant tragique de silence; tous les regards convergeaient vers la femme qui, appuyée de l'épaule à la muraille, chancelait, prête à défaillir.

— C'est là que vous étiez, le 15 mars, à midi moins vingt, lorsque vous avez assassiné votre mari ! articula Féron en lui plantant son regard dans les yeux.

— C'est faux ! râla-t-elle d'une voix étranglée. A cette heure-là, j'étais chez mon couturier. Je n'en suis sortie qu'à midi moins cinq !

— Vous en êtes sortie, ainsi que nous venons de le faire, sans attirer l'attention de personne. Vous étiez coiffée de ce béret apporté dans votre sac et, ainsi, en votre robe de satin noir très simple, on pouvait vous prendre pour quelque employée effectuant une course. Après avoir commis votre crime, vous vous êtes enfuie par le même chemin... Le tout n'a pas demandé cinq minutes.

— C'est fou... C'est absurde... Je n'ai jamais touché un revolver !...

— Avant votre mariage, à Versailles, lorsque vous tiriez à la cible en compagnie d'amis, vous faisiez preuve d'une adresse extraordinaire... Pour une tireuse telle que vous, tuer un homme d'ici n'était qu'un jeu. Au reste, tenez !

Et, sortant le revolver de sa poche, Féron fit feu dans la direction de la croisée. L'arme était chargée à blanc, bien entendu.

Déjà M. Maréchal se penchait à la fenêtre, laquelle donnait sur la cour du numéro 20.

— Eh bien ! avez-vous entendu quelque chose ? cria-t-il à un homme qui s'y promenait tranquillement.

— Pas plus que si vous aviez débouché une bouteille de champagne ! répliqua l'interpellé qui n'était autre que l'inspecteur Thévenin.

A la même seconde, un autre policier descendait l'étage supérieur où il était embusqué. Sa réponse fut semblable à celle de son collègue.

— Qu'avez-vous à répondre, Madame ? interrogea M. Charlier.

— Vous vous trompez lourdement ! répliqua-t-elle d'une voix rauque.

La démonstration était terminée. Sans plus insister, le juge d'instruction redescendit; tous le suivirent.

Mme Debucourt marchait entre Féron et Thévenin qui ne la perdaient point de vue.

On gagna la rue Daunou qu'on prit à droite et, peu après, le groupe pénétrait dans la joaillerie. Rapidement, on monta au premier et, sans prendre garde au regard surpris de Pascal Devaize qui travaillait dans le hall, on pénétra dans le salon précédant le cabinet de travail. Le gros Carlin occupait toujours le siège de la victime.

— Vous êtes venue ici à midi moins cinq, après avoir repris votre chapeau et votre cape de vison dans le salon or, fit Daniel Féron à la jeune femme. C'est alors que vous avez jeté le revolver sur le tapis, entre le fauteuil de votre mari et la fenêtre. Tenez, comme ceci... Et voilà ! conclut l'inspecteur.

— Ma parole, c'est à croire que vous êtes tous devenus fous ! Prendre les imaginations de cet imbécile pour des réalités !... Cela dépasse les bornes de la sottise !... Vous vous repentirez tous de ce que vous avez fait aujourd'hui !

Madeleine Debucourt avait crié ces choses en proie à un accès de rage indicible. Brusquement, elle se tut car, en elle, toutes les énergies défaillaient.

De longs tressaillements nerveux secouaient son corps frêle; on percevait distinctement sa respiration haletante, entrecoupée.

Enfin, elle se redressa et, écartant ses boucles que la transpiration collait à son front, elle reprit, véhémente :

— M. Debucourt s'est suicidé, vous le savez bien ! Et puis, pourquoi m'avez-vous affublée de ce béret Je ne comprends pas... Quant au revolver, c'est mon mari qui l'a pris dans le tiroir et l'a apporté ici.

— Suzanne, votre seconde femme de chambre, a vu l'arme à dix heures, à sa place, donc après le départ de M. Debucourt. Justement elle cherchait pour l'essayer, car elle méditait d'en acheter un semblable, votre fameux béret noir. Elle ne le trouva pas pour la bonne raison qne vous l'aviez emporté au fond de votre sac. Le soir, Suzanne le découvrit dans une armoire où vous l'aviez jeté en rentrant chez vous.

— Qui vous permet de faire une telle supposition ?

— Un témoin vous a vue, alors que vous sortiez du 24. Vous étiez vêtue d'une robe de satin noir et portiez cette simple coiffure. Ce témoin, Blanche Péchard, une jeune apprentie de chez Arnoult qui revenait de course, fut si surprise en vous reconnaissant qu'elle s'arrêta au bord du trottoir pour vous suivre des yeux. C'est ainsi qu'elle vous vit pénétrer dans la cour du 22. Intriguée, elle vous suivit et vous aperçut comme vous disparaissiez dans l'escalier de service, à gauche. Renonçant à comprendre ce que vous alliez faire en ce lieu, Blanche Péchard revint chez Arnoult.

« Pendant ce temps, Mlle Jacqueline Royer qui vous avait quittée pour porter vos toilettes aux ateliers, revenait pour vous prier de préciser certaines indications relatives à l'une de vos robes. Elle trouva le salon or vide et supposa que vous étiez aux lavabos puisque votre manteau et votre chapeau étaient encore là. Par discrétion, elle se retira et, lorsqu'elle revint à nouveau, vous étiez de retour et acheviez tranquillement de vous habiller.

« Ce ne fut que quelques jours plus tard que Blanche Péchard parla à Mlle Royer de la singulière rencontre qu'elle avait faite ce mardi-là, à midi moins le quart. Mis au courant à mon tour, il ne me resta plus qu'à reconstituer votre emploi du temps...

Ici, un peu de rouge monta au front du jeune inspecteur. Ne se parait-il pas des plumes du paon

car, enfin, c'était Jacques de Villefort qui avait magistralement procédé à cette enquête ?

Heureusement, tous les regards convergeaient vers Mme Debucourt et Féron recouvra sa tranquillité d'esprit en songeant qu'il ne pouvait pas agir autrement. Le « patron » devait rester dans l'ombre pour cette fois. Mais, à la première occasion, il verrait qu'il n'avait point obligé un ingrat !

— Mais si j'avais tué mon mari, on aurait retrouvé mes empreintes digitales sur la crosse de l'arme ! s'exclama la jeune femme hors d'elle.

— Vous aviez des gants ! rétorqua Féron.

— Alors, pourquoi aurais-je tué ? A tout crime, il faut un mobile, je ne suis pas folle.

— Vous détestiez M. Debucourt, lequel était violent, brutal, autoritaire. Des événements survinrent qui exaspérèrent ce sentiment, en faisant une haine profonde, irréductible... D'abord, les affaires de M. Debucourt périclitèrent. A quatre reprises, vous dûtes venir à son aide.

— Vous voyez bien que j'aimais mon mari puisque je l'ai secouru.

— Vous ne le fîtes que contrainte et forcée, à la suite de scènes terribles où M. Debucourt se laissa aller jusqu'à vous menacer de vous tuer si vous ne vous exécutiez pas. Vous avez alors songé à divorcer... Votre notaire, consulté par vous, vous apprit que ce n'était pas là un motif suffisant. Et puis, vous n'aviez aucun témoin.

— Pourtant, vous avez eu connaissance de ces menaces ?

— Quand on a de nombreux domestiques, on n'est jamais seuls ! répliqua l'inspecteur. Plus tard, vous eûtes d'autres motifs pour vouloir vous séparer de votre mari... Vous rêviez d'un bonheur qu'il ne pourrait troubler... Un jour, William Debucourt vous surprit en tendre conversation avec un jeune homme et vous fit une terrible scène de jalousie... En agissant de la sorte, il signait sa condamnation à mort.

— Mais, enfin, sur quoi avez-vous échafaudé toute

cette histoire ? balbutia Madeleine Debucourt dont la résistance faiblissait.

— Vous voulez savoir sur quoi se sont basés mes premiers soupçons ? Sur deux faits : Suzanne, votre femme de chambre, a vu l'arme dans le tiroir de la commode à dix heures du matin, le jour du crime. Ensuite, au cours de l'interrogatoire que nous vous fîmes subir, mon collègue Carlin et moi, vous affirmâtes que vous n'aviez jamais su où se trouvait exactement le revolver de votre mari, bien qu'un jour vous ayez rassuré ladite Suzanne qui manifestait de la frayeur à la vue de l'arme. Je suppose qu'à ce moment vous aviez toutes deux le browning sous les yeux ?

« Partant de là, je m'attelai au problème... Comment aviez-vous exécuté le crime... Ah ! j'ai mis du temps à le découvrir. Je fis un grand pas le jour où je constatai que, du palier du second étage, en se plaçant dans le coin que vous savez, on plongeait chez votre mari...

« Vous aviez dû deviner ceci au cours d'une de vos visites ici, en voyant cette croisée. Oui, c'est par là que vous avez tué. Votre coup était bien monté. Pourtant, il n'a pas réussi. Aujourd'hui, vous êtes pincée... Il ne vous reste plus qu'à avouer.

Daniel Féron se tut, un peu haletant. Depuis longtemps, Madeleine Debucourt ne se défendait plus.

Elle était comme écrasée par cette démonstration lumineuse de son forfait. Elle se sentait irrémédiablement perdue. Ses forces étaient à bout; ses nerfs qui, jusque-là, l'avaient soutenue, l'abandonnaient, lâchaient à leur tour.

Affaissée sur elle-même, pantelante, elle avait voilé son visage de ses mains tremblantes et soudain, dans le grand silence qui s'était fait, l'aveu jaillit de ses lèvres.

— Oui, c'est bien moi ! balbutia-t-elle d'une voix incertaine. Mon mari était une brute. Il m'eût tuée si je n'avais pas pris les devants. Faites de moi ce que vous voudrez !

Elle était définitivement vaincue. Quelques ins-

tants plus tard, Carlin et Thévenin l'emmenaient sans qu'elle protestât, sans qu'elle esquissât le moindre geste de révolte.

. . . . . .

Six mois plus tard, la cour d'assises de la Seine condamnait Madeleine Debucourt à vingt ans de travaux forcés.

Mêlé aux journalistes, Jacques de Villefort avait assisté au procès. Plus d'une fois, tandis que Daniel Féron déposait, son regard se tourna vers le grand détective qui, de loin, semblait l'encourager.

Quand le président lui adressa les vives félicitations qu'il méritait, le jeune homme ne put tenir :

— J'ai travaillé jadis avec M. de Villefort ! prononça-t-il avec une visible fierté. J'ai appliqué en cette affaire les méthodes qu'il m'avait inculquées...

— Eh bien ! continuez, inspecteur ! sourit le président qui connaissait fort bien le grand détective et appréciait sa valeur.

Ce fut là la récompense de ce dernier. Il la savoura comme il convenait car il était de ceux qui savent s'effacer à l'occasion.

Et puis, Daniel Féron était si content !...

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

LA FILLE INCONNUE

Roman policier inédit

par RENE VIRARD

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 20-3-39

Puisque vous aimez la lecture...

demandez à votre marchand
habituel de vous procurer
les livraisons illustrées de

AIMÉE... ET CHASSÉE PAR SON LÉGIONNAIRE

Roman inédit d'amour, de tendresse et d'héroïsme

par

HENRY DE TRÉMIÈRES

■

Une œuvre passionnante

Un succès sans précédent

1re LIVRAISON GRATUITE

Les livraisons suivantes sont mises en vente deux fois par semaine — le **MARDI** et le **VENDREDI** — au prix de **0 fr. 35** la livraison.

■

Éditions J. FERENCZI et Fils, 9, rue Antoine-Chantin - Paris (XIVe)

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge

Made in France